

Rendre le Peuple meilleur.



Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies et Légendes.

Imprimé et Publié par STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-Propriétaire.

BUREAUX
428 rue Sussex.

Ottawa, 1er Mars, 1889.

ABONNEMENT
\$2 par Année.

Littérature.

LE

Chateau des AbymesPAR
RAOUL DE NAVARY.

(Suite et fin.)

XXII

Colère furieuse de Pluton.

En ce moment un aboiement furieux se fit entendre, c'était Pluton qui, enfermé dans la

chambre voisine, grattait à la porte d'une façon furieuse. La colère du brave animal devint telle que Xavier dit à son ami :

—Pour Dieu, délivre cette bête, afin qu'elle cesse son vacarme.

—Il ne durera pas, répondit Posquères.

—Pourquoi ? demanda le faiseur de sonnets.

—Parce que ce n'est pas à nous qu'en vent Pluton, mais à Tiburce Danglès.

—Bah ! tu crois ? fit Xavier.

—Rappelle-toi ce qui se passa sur la route de Luzaney.

Tandis que les jeunes gens qui n'étaient pas au courant des motifs ayant amené la provocation folle de Tiburce s'entretenaient de cette querelle, le docteur et son ami se demandaient quelle serait la fin de ce drame de famille.

Tous, excepté Xavier, devaient dîner dans

au restaurant de Paris, où ils avaient fondé les agapes des *Conquistadores de la Murne*. A l'heure convenue, le petit groupe réuni chez Posquères quitta la rue Madame afin de rejoindre les Varin, et Henriot.

Xavier retenaient les obligations professionnelles, rentra chez lui en attendant le moment de se rendre chez un vieux malade qu'il ne devait voir que fort avant dans la soirée, afin de lui administrer une potion calmante.

Posquères, après la scène rapide qui venait d'avoir lieu, eut préféré se dégager de l'obligation de dîner avec ses camarades.

Il devinait que sa présence pouvait être indispensable quelque part. Léa et son père devaient avoir besoin de lui.

Mais dans l'impossibilité où il se trouvait de se dégager, il se promit du moins de ne point prolonger la veillée.

Tandis que les jeunes gens partaient pour le repas des *Conquistadores*, Tiburce marchait presque sans but dans les rues de Paris.

Sa rage l'arrouglait; il proférait en marchant de sourdes menaces.

Quand il se fut calmé, quand il put raisonner sa situation, il comprit que Posquères ne se battrait jamais, et qu'en le provoquant il venait seulement d'ajouter une imprudence à ses crimes. Il ne restait plus à Tiburce qu'à rentrer chez lui, où son père devait l'attendre.

Tiburce avait sur lui, non pas sept cent mille francs, mais un million, tout ce qu'il possédait en dehors de l'installation de la rue Laffite.

Il marchait lentement, sa colère était tombée, il commençait à réfléchir.

— Mon père ne me parlera jamais, pensait-il. Certainement nul ne sait dans le public le mystère des *Abymes*, mais c'est déjà trop que trois personnes le connaissent. Mon père, Léa, et Posquères! ce Posquères damné. J'oubliais le médecin... mon père ne me trahira pas; mais Léa me hait désormais, et sa haine est redoutable. Si mon père restitue sept cent mille francs au comte de Montgrand, celui-là aussi saura la vérité... Je suis perdu, perdu sans retour dans un temps plus ou moins long. La crainte paralysera mon audace en affaires. Je me sens désormais incapable. Situation, fortune, je perds tout à la

fois... A moins que...

Ils s'arrêta et parut réfléchir.

— Bah! fit-il, le comte n'est pas encore prévenue, et si jaloux que soit mon père de restituer sa fortune au comte de Montgrand, lorsque j'aurai quitté Paris, il n'ira pas me dénoncer. Avec un million on est riche partout.

Et au lieu de regagner la rue Laffite, Tiburce se dirigea vers la gare du Nord.

Il ne pouvait pas attendre longtemps, car un quart d'heure plus tard devait s'ouvrir le guichet, et il prendrait un billet pour Bruxelles.

Cependant il n'était pas tranquille. Ses jambes se dérobaient sous lui, et son front se couvrait de sueur. Il regardait avec inquiétude les personnes entrant dans le vestibule, comme si dans chacune d'elles, il tremblait de reconnaître un agent déguisé. Pourtant il allait retrouver son sang-froid, et gagner les barrières entre lesquelles s'engagent les voyageurs, quand un certain désordre se manifesta dans les groupes. On s'écarta, on le pressa. Un chien d'une taille colossale venait de se précipiter dans la salle de distribution des billets; il flairait, il cherchait, et quelque chose de menaçant se trahissait dans son attitude.

Au moment où il se rapprochait de Tiburce, celui-ci venait de gagner le guichet.

Il prit son ticket, et il allait entrer dans la salle d'attente, quand le chien, qui guettait Tiburce, s'élança d'un bond et lui enfonça ses crocs dans la gorge.

L'agression fut si soudaine, si terrible, que l'on n'eut pas le temps de la prévenir. Le choc renversa Tiburce, qui se débattait avec une énergie désespérée. L'homme tentait d'écarter la bête, mais celle-ci déchirait sa proie avec des hurlements si furieux, que le courage manquait aux spectateurs de cette scène pour entamer avec cette bête irritée, une lutte qui pouvait devenir mortelle.

Cependant deux sergents de ville accoururent, tirèrent leurs épées, et les plongèrent dans le corps du chien. Les pattes de Pluton se détendirent. Les dents laissèrent échapper leur proie, et il expira sur le corps même de celui qu'il venait de déchirer.

Quant au malheureux, il murmura un seul mot :

—Justice !

On le transporta chez le chef de gare ; le commissaire de police fut appelé, et après avoir cherché si le mourant portait sur lui quelques papiers pouvant servir à faire connaître son identité, il trouva un portefeuille dans la poche intérieure de son paletot, et dans ce portefeuille un million en billets de banque.

Du reste, pas une lettre, pas une carte, aucun objet pouvant révéler son nom et son adresse.

—Il faut le porter à la morgue, dit le magistrat. On insérera un avis dans les journaux, et demain son corps sera réclamé.

On conduisit Tiburce dans le caravansérail des cadavres, puis un article relatant sa fin terrible, fut rédigé sur-le-champ, copié et porté aux bureaux des principales feuilles de Paris.

Ces détails prirent plus de deux heures, et au moment où le corps de Tiburce franchit le seuil de la morgue, les gardiens se disposaient à fermer le lugubre bâtiment.

On organisa pour l'homme et pour la bête une sorte de mise en scène. Tous deux furent placés l'un près de l'autre. Il se pouvait que le chien étant reconnu, livrât le nom de sa victime.

Dès le lendemain, on ne s'occupait à Paris que du drame de la salle d'attente de la gare du Nord. Ce beau jeune homme dévéré par une bête furieuse ; ce millionnaire sans bagage, sans suite, qui venait de prendre un ticket pour Bruxelles, rentrait dans la catégorie des personnages mystérieux, dont on s'occupe fiévreusement pendant deux jours.

Posquères avait l'habitude de lire un journal en s'éveillant.

Il était rentré tard la veille et se trouvait un peu las. Agab venait de lui servir son café et de lui remettre des journaux et les revues.

Rémy achevait de lire un *fait divers*, quand il s'écria tout à coup :

—Agab ! Agab !

Le petit Arabe accourut.

—Où est Pluton ?

—Je ne sais pas, maître.

—Pluton n'est pas à la maison ?

—Monsieur se souvient sans doute de l'état

d'exaspération dans lequel le chien se trouvait hier....

—Oui, oui....

Eh bien ! à peine Monsieur était-il sorti, que Pluton, profitant d'un moment où la porte était restée ouverte, s'est enfui avec une telle rapidité qu'il m'a été impossible de le poursuivre.

—Il n'est pas rentrée ?

—Non, monsieur.

—Je me lève à l'instant, mais je n'ai pas besoin de tes services. Cours chez le docteur Xavier, et ramène-le.

Le médecin trouva son ami prêt à sortir.

—Où allons-nous, lui demanda-t-il ?

—A la morgue, répondit Posquères en montant en voiture.

Quand Xavier fut près de lui, Rémy lui passa le journal.

—Ah ça, demanda le docteur, tu crois que le voyageur au million....

—Est Tiburce Danglès. Il avait toutes les lâchetés, il a bu toutes les hontes. Plutôt que de restituer au comte de Montgrand les sept cent mille francs qu'il lui devait, il comptait passer en Belgique.

Le trajet se fit rapidement, une pièce de cinq francs ayant activé le zèle du cocher.

La foule commençait à envahir la morgue, et les sergents de ville faisaient prendre la file.

Les deux jeunes gens entrèrent par une porte réservée.

La lumière tombait crue et dure sur l'énorme vitrage à travers lequel on apercevait les lits de marbre sur lesquels étaient couchés les morts. Ces couches glacées inclinées avec la roideur d'un lit de camp, permettaient d'envelopper les cadavres d'un seul regard. Au dessus de chaque lit, suspendus à des clous, se trouvaient les vêtements des morts, dont l'identité n'était pas encore reconnue. Habits luxueux ou loques sordides se mêlaient. Il y avait ce jour-là dans la salle une toute petite fille jolie et blonde, que l'on avait retirée morte d'un puits infect. Elle était là paisible comme dans son berceau, et l'horreur de son agonie n'avait rien enlevé à la beauté de son visage. A ses côtés se trouvait une vieille femme couverte de haillons que l'on avait trouvée dans la Seine, les poignets liés et le

crâne broyé aux tempes. Ses cheveux gris flottaient sur ses épaules, et la contraction de son visage faisait horreur à voir. Puis un ouvrier tombé d'un toit qu'il réparait et qui, embauché le matin par son patron, ne possédait ni livret ni papiers. Il s'en irait sans nul doute à la fosse commune sans un ami pour lui donner un regret. Enfin sur la table de marbre le plus en vue, se trouvait le corps du jeune homme qui, la veille dans la grande salle du chemin de fer du Nord, avait été étranglé et déchiré par un chien.

Le premier regard de Posquères fut pour ce cadavre.

—C'est bien lui ! murmura-t-il.

—Oh ! s'écria Xavier, te souviens-tu de ma prédiction ? *Cave canem !* Je ne croyais pas deviner si juste.

—Le malheureux ! fit Xavier, il n'a pas eu le temps de songer à son âme.

—Il est mort en consommant son vol pour la seconde fois. Dieu lui avait laissé la faculté de se repentir, son père et moi nous lui aurions gardé le secret de ses infamies, mais la justice divine n'a pas permis qu'il résistât impunément à cette dernière avance de la miséricorde.... Pour s'éviter de restituer, il allait passer en Belgique.... Et Dieu qui ne voulait pas que sa tête tombât sous le couperet de la guillotine, a permis que Pluton vengeât son maître...

—Qu'allons-nous faire ? demanda Xavier.

—Notre déclaration.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans les bureaux.

—Monsieur, dit Remy Posquères, le jeune homme qui est exposé dans la salle de la morgue, à côté du chien qui le tua hier, se nomme Tiburce Danglès. Nous connaissons sa famille ; si vous le permettez, nous ferons transporter le cadavre à son domicile, nous nous chargeons de tout.

—Savez-vous aussi, messieurs, qu'il était porteur d'une somme importante ?

—Un million, oui, monsieur, Danglès était banquier.

Un banquier en faillite alors ?

—Non pas.

—Mais puisqu'il partait pour la Belgique avec un million sur lui....

—Ce n'est peut-être pas une raison.... répon-

dit Posquères.

Deux heures furent employées en formalités. Quand l'administration eut donné et reçu toutes les signatures, les deux jeunes gens se trouvèrent libres de ramener, rue Laffitte, le corps sanglant de Tiburce.

L'appartement du jeune homme semblait désert.

Les domestiques s'y trouvaient encore il est vrai, mais Léa était partie la veille avec son père, et tout semblait morne dans ces salons qui avaient retenti du bruit de tant d'éclats de rire et de concerts harmonieux.

Tiburce fut transporté, puis couché sur son lit. Même à l'égard de ce misérable, Remy et Xavier respectèrent ce que l'on doit à la mort.

La courte pointe de soie ramenée jusqu'au visage, dissimulait la plaie hideuse du cou. Mais ce qu'il fut impossible de cacher, ce fut l'expression hagarde de ses yeux, dont nul n'avait fermé les paupières, et qui semblaient emplis d'une épouvante sans nom. Des bougies allumées furent placées près du lit, et l'un des domestiques alla chercher un prêtre pour veiller le cadavre.

Remy courut ensuite chez les Ségaud.

—Mon ami, dit-il au père, et toi Véronique, j'ai un service à vous demander.

—Parlez, monsieur, répondit l'étameur, vous savez que nous ne pouvons rien vous refuser.

—Rien ? répéta Posquères, en êtes-vous sûr ?

—Je donnerais ma vie pour vous, ajouta Ségaud.

—Je ne vous demanderai qu'un mot, tout à l'heure. Maintenant, je vous en prie, rendez-vous à l'adresse que voici avec votre fille. Vous vous ferez indiquer l'appartement de M. Tiburce Danglès....

—Le frère de Mlle Léa ? fit Véronique.

—Oui, mon enfant, et au souvenir de la sœur qui se montra bonne pour vous, vous vous agenouillerez devant la dépouille mortelle de son frère.

—Quoi ! s'écria Véronique, ce beau jeune homme....

—Est mort hier, mon enfant.

—Nous nous rendons tout de suite à vos ordres, monsieur.

—Bien ! et merci.

Posquères était loin d'avoir rempli le plus difficile de sa tâche. Les domestiques qui, sans connaître la vérité, comprenaient qu'un drame s'était passé dans cette maison, ne firent aucune difficulté pour raconter à Rémy que la veille le vieux Danglès, quoique très faible et très souffrant encore, avait voulu quitter l'appartement de son fils. L'ancien intendant était parti avec sa fille, et celle-ci n'était pas revenue.

Posquères savait donc où trouver Léa.

Il remonta en voiture et se fit conduire chez le vieillard.

Quand la servante de Danglès annonça Rémy, la jeune fille, qui se trouvait en ce moment à côté de son père, se leva rapidement et tendit la main à Posquères. Son père se contenta de le regarder. Il ne pouvait trouver que Rémy avait mal agi, en multipliant tous ses efforts pour arriver à faire restituer à la famille de ses bienfaiteurs la fortune qui leur avait été volée, mais il n'oubliait point que sans les recherches et les démarches du jeune homme, jamais il n'aurait eu la douleur d'apprendre que son fils était un misérable.

—Mon Dieu, demanda Léa, que venez-vous nous apprendre... Mon frère...

—Vous avez bien fait de prendre le deuil, répondit Posquères, en remarquant les vêtements noirs de Léa.

—Le deuil ! répéta l'intendant, le deuil, est-ce que Tiburce...

—Dieu l'a jugé, fit Posquères d'une voix grave.

—Mort ! mort ! répéta le vieillard.

Ainsi, demanda Léa, le malheureux n'a pu survivre à sa chute, il s'est tué...

Non, mademoiselle, il ne s'est pas tué... Dieu l'a châtié à l'heure où il méconnaissait sa dernière chance de pardon... Si je pouvais espérer que vous ignorerez cette lugubre histoire, je me garderais bien de vous la raconter, mais des étrangers ne manqueraient pas de vous l'apprendre... Tiburce partait pour la Belgique, emportant sa fortune avec lui...

—Tiburce partait avec l'argent...

—Avec un million, répondit Posquères. Tout est dit pour ce malheureux, vous vous devez de ne point l'accuser par votre attitude. Lui mort, nul ne saura jamais le secret du

drame qui s'est passé jadis. Vous pouvez lui pardonner maintenant, et comme nul de nous ne sait ce que pèse dans les balances divines le dernier soupir et la suprême pensée du pécheur, vous demanderez grâce pour cette âme coupable.

L'expression d'une douleur sans nom passa sur les traits du vieillard.

—Son fils était mort. Son fils criminel, son fils qui l'avait déshonoré et rendu à jamais malheureux, mais son fils !

A cette heure, Danglès ne songeait plus aux fautes de Tiburce, il ne pensait qu'à ce trépas si prompt, si terrible qui venait de le frapper comme un coup de foudre.

Léa et son père se rendirent au domicile de Tiburce, accompagnés par Posquères.

Dans le salon, le commissaire de police attendait l'arrivée du vieil intendant.

Le prêtre priait déjà à côté du cadavre, et les Ségnal venaient d'arriver.

Le commissaire de police rapportait au vieux Danglès le million trouvé sur le cadavre de son fils.

Celui-ci fit signe de poser les valeurs sur la table, comme s'il lui eût répugné d'y toucher.

Le magistrat ajouta quelques paroles de consolation que le vieillard ne parut pas entendre, puis il se retira discrètement.

Alors l'intendant dit à Léa :

—Du papier, une plume vite, je ne me sentirai point le courage d'entrer dans la chambre où se trouve le corps de ton malheureux frère, avant qu'une partie de la faute soit réparée.

Mlle Danglès apporta ce qu'il fallait pour écrire, et le vieillard, comptant les liasses de billets de banque, mit six cent quatre-vingt-dix mille francs dans une large enveloppe, puis il écrivit d'une main plus assurée qu'on n'aurait pu l'attendre de son émotion et de sa faiblesse : *Monsieur le comte Hector-Tancrède de Montgrand : Restitution.*

Ensuite, partageant en deux parts ce qui restait, il renferma dans une seconde enveloppe cent cinquante mille francs, et cette fois il écrivit : *Pour les enfants de M. Antoine Refus : Réparation.* Quand au reste, il le plaça dans un petit portefeuille qu'il tendit à Rémy Posquères :

—Vous comprenez ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur, répondit le critique.

—Et maintenant, reprit le vieillard en se levant et en s'appuyant sur le bras de Léa, maintenant que j'ai réparé autant qu'il m'est possible, conduisez-moi près du cadavre de mon fils.

Léa s'agenouilla près de Polichinelle, le vieux Danglès à côté de Ségaud, et le prêtre, comprenant le besoin de prier de toutes ces âmes, commença le *De profundis*.

Le vieux Danglès se leva après que le prêtre eut récité tous les psaumes de la douleur, et la main étendue sur le cadavre, il dit :

—Dieu te pardonne, comme je te pardonne aujourd'hui !

Léa éclata en sanglots.

Alors Rémy s'approchant de l'étameur, lui dit d'une voix grave :

—Vous m'avez promis d'obéir non pas à un ordre mais à une prière, prononcez donc les mêmes paroles que ce père au désespoir, et si celui dont vous voyez la dépouille vous causa en ce monde un dommage ou une douleur, ne laissez pas peser votre ressentiment dans les balances éternelles.

—Que le Seigneur me pardonne mes fautes comme je vous pardonne aujourd'hui, fit Ségaud.

L'étameur prononça ces mots d'une voix si profonde et avec une telle expression, que Rémy pensa toujours que Ségaud avait à cette heure compris la valeur des mots qu'il disait.

—Êtes-vous satisfait ? demanda-t-il à Posquères.

—Oui, répondit celui-ci.

Rémy s'approcha alors du prêtre, qu'il prit à part.

—Sous le sceau de la confession, lui dit-il, et comme un legs suprême de ce malheureux que Dieu juge, veuillez remettre à qui de droit ces deux paquets scellés.

Le prêtre regarda les suscriptions, puis son regard s'abaissa de nouveau sur le cadavre.

—Dieu le reçoive dans sa miséricorde, murmura-t-il.

Posquères rejoignit Véronique dans l'antichambre.

—Mademoiselle Léa te prie d'accepter ce portefeuille, mon enfant. Il renferme assez d'argent pour que vous soyez tous heureux...

—Ah ! M. Posquères, fit Ségaud rien ne pourra jamais...

Posquères tendit la main à l'étameur.

—Je le sais, mais acceptez le bonheur de vos enfants.

Ségaud et Véronique sortirent. Rémy revint dans la chambre du mort. On y remplissait les constatations légales.

Par faveur spéciale, et en raison du trépas tragique de Tiburce, on obtint que l'inhumation aurait lieu le jour même.

Le vieux Danglès suivit le convoi de son fils.

Quand il rentra dans son petit appartement, il trouva Léa agenouillée.

—Je n'ai plus que toi, dit le vieillard en sanglotant, je n'ai plus que toi !

Léa serra dans ses bras le malheureux père, et lui répondit avec des larmes :

—Je ne vous quitterai jamais, jamais !

XXIII

Dans les Cryptes

Le comte de Montgrand se trouvait seul dans son cabinet, quand le vieux Mathias vint discrètement lui demander :

—Monsieur le comte peut-il recevoir le notaire de Nanteuil ?

M. de Montgrand tressaillit. Il ne pouvait entendre parler d'un pays où il avait été heureux et riche, sans faire un retour subit sur sa situation, et la comparaison du passé avec le présent lui semblait amère en dépit de la résignation avec laquelle il avait supporté sa ruine. Ce n'est pas qu'il souffrît pour lui : ses goûts modestes et son amour de l'étude l'empêchaient de s'affliger égoïstement de l'amoindrissement de sa fortune, mais il se préoccupait de l'avenir de ses enfants, et plus d'une fois son inquiétude à ce sujet fut l'objet d'entretiens douloureux avec Mme de Montgrand.

Ce n'était cependant point la destinée de Paule qui le tourmentait. Le calme de son caractère, la ferveur de sa piété faisaient pressentir à sa famille qu'elle repousserait toute proposition d'établissement. Mais il n'en était point ainsi de Tancrède.

Le regard attentif du père suivait sur le front du jeune homme la trace d'une pensée ardente, douloureuse, refoulée par devoir, mais que rien ne réussissait à déraciner du cœur où elle était violemment entrée.

Or le comte devinait que son manque de

fortune pouvait détruire à jamais les rêves de Tanerède, ces rêves sur lesquels il n'osait l'interroger dans la crainte d'apprendre que le mal se trouvait déjà bien profond.

Aussi, quand Mathias annonça le notaire de Nanteuil, la pensée de M. de Montgrand se reporta subitement sur son fils, sans qu'il lui devint possible de se rendre compte de la corrélation existant entre ce fait et cette idée.

—Faites entrer, répondit le comte.

Un instant après, un homme de trente ans, long et maigre, pénétrait dans le cabinet du gentilhomme.

—Monsieur le comte, lui dit-il, je réclame d'abord votre indulgence pour ma démarche peut-être intempestive. Je viens à vous poussé par le double désir de vous être agréable, et de mériter votre confiance. Le domaine des Abymes est à vendre.

—Déjà ! répondit M. de Montgrand.

—Une fantaisie l'avait fait acheter à M. Grimbert, une fantaisie nouvelle le pousse à s'en défaire. M. Grimbert est assez riche pour supporter une perte importante. Il s'imagina, d'après l'avis de son médecin, que le climat des Bondons est défavorable à sa santé, et qu'un voyage en Italie devient indispensable. Mais paraît-il, quand on part pour Florence, Rome ou Venise, on n'est jamais sûr quand on reviendra... Donc avant son départ, il veut vendre, et vendre à tout prix.

—Malheureusement, monsieur, répondit le comte, je ne puis pas acheter.

—M. Grimbert ne demande pas d'argent comptant.

—Il ne me convient point de traiter d'affaires à crédit.

—Peut-être y aurait-il moyen de tout concilier.

—Comment cela, monsieur ?

—Rachetez simplement le château et les huit hectares de parc qui l'entourent. Vous aurez ce lot pour cent mille francs, et c'est pour rien, vous le savez... Quant au reste, je me fais fort de trouver avant six mois à vendre, en votre nom, l'autorisation d'y opérer des fouilles... Le produit de la vente des pierres meublières suffira pour payer les bois et les terrains composant la seconde partie du domaine.

—Monsieur, répondit le comte de Mont-

grand, si j'avais possédé la somme nécessaire à l'acquisition dont vous me parlez, votre combinaison m'eût semblé excellente. Le château seul est pour moi rempli de souvenirs, et je suis convaincu qu'on trouverait encore une grande quantité de pierres à meules dans les terrains avoisinants. Mais tout ceci est une spéculation offrant des chances aléatoires que je ne puis supporter. Vous savez mieux que personne, monsieur, comment périt votre prédécesseur à Nanteuil, vous n'ignorez pas qu'il portait sur lui toute ma fortune...

—Je sais cela, monsieur le comte, et je crois que cette fortune, en prenant des arrangements avec M. Grimbert, vous eussiez pu la reconstituer en deux années.

Le comte secoua la tête.

Mathias reparut.

—Monsieur l'abbé Janvier demande si monsieur le comte peut lui consacrer un instant ?

—Volontiers, répondit M. de Montgrand.

Au moment où le prêtre paraissait sur le seuil, le notaire se leva :

—Dois-je attendre que vous ayez délibéré en famille, monsieur le comte, au sujet du rachat de votre terre.

Non, monsieur, car demain je ne serai pas plus riche qu'aujourd'hui.

—Pardou, fit doucement le prêtre, vous vous trouvez peut-être—je crois être certain du contraire.

—Que voulez-vous dire, monsieur l'abbé ?

Le prêtre ajouta :

—Permettez-moi de prier monsieur de rester et d'assister à notre entretien. La Providence est grande, monsieur le comte, dans un instant toutes les dispositions de votre esprit vont se trouver changées et vous allez préparer de nouveaux plans d'avenir.

—Je vous écoute, monsieur l'abbé, quoi que cependant...

—Vous doutiez de ce que je vous annonce ?

—Un peu, je l'avoue.

—Il y a trois ans, monsieur le comte, un meurtre horrible fut commis près des Bondons où vous habitez... Les journaux racontèrent le drame qui causa votre ruine, et la justice ne parvint point à saisir le coupable qui avait eu l'art d'écarter de lui les soup-

çons... Ce coupable est mort, monsieur le comte...

—Mort ! répéta M. de Montgrand.

—Et je suis chargé de vous restituer la somme qu'il vous déroba : six cent mille francs, plus les intérêts pendant trois années, ce qui porte le total à six cent quatre-vingt dix mille francs...

—Quoi ! monsieur l'abbé, fit le comte que son émotion fit pâlir, cette restitution...

—Va être faite immédiatement entre vos mains, car je vous apporte le montant de la dette de ce malheureux...

L'abbé Janvier présenta au comte le paquet cacheté de noir renfermant les billets de banque.

La main du comte de Montgrand tremblait un peu, tandis qu'il comptait les billets de banque.

—La somme est complète, monsieur l'abbé, complète... Vous en donnerai-je un reçu ?

—Non monsieur, la quittance unique que je vous demande, est votre pardon pour celui qui vous a causé de grands chagrins pendant trois années, et qui expia cruellement son crime.

—Qu'il repose dans la miséricorde de Dieu ! répondit le comte. Il plaça les billets dans le tiroir de son bureau, puis il ajouta :

—Et l'on vient de dire que la religion n'est pas utile ! C'est un chrétien et un honnête homme qui opère cette restitution.

—Oui, monsieur le comte, un brave homme et un bon chrétien.

—Eh mais ! monsieur le notaire, vous avez eu en venant me trouver une inspiration providentielle, et à moins que vous vous soyez entendu avec monsieur l'abbé...

—Je ne crois pas que nous nous connaissions, répondit le prêtre.

—Revenons au château des Abymes, reprit le comte en s'adressant au notaire. Vous me disiez tout à l'heure, qu'il serait possible de racheter l'habitation et le parc pour une somme de cent mille francs ? Je les offre tout de suite. Cédez le bois à qui vous voudrez, je garderai le reste de la somme qui m'est rendue afin de doter mes enfants. De cette sorte les souvenirs de la famille et les rêves d'avenir se trouveront confondus. Vraiment, monsieur le notaire, je signerai de grand cœur

cet acte de votre étude... Quant à vous, monsieur l'abbé, je vous prierai de célébrer une messe d'action de grâce à la petite église de Reuil, je n'attendais pas une consolation pareille.

—Et de cette consolation vous ferez une surprise ! ajouta le prêtre.

—Une surprise à ma famille.

—Certainement, fit le notaire. Vous prétexterez le désir de revoir le château des Abymes, et vous y amènerez madame la comtesse et vos enfants, puis quand ils seront rentrés dans une demeure qui leur fut chère à tous les titres, vous leur apprendrez toute la vérité.

—Oui, vraiment, fit le comte, l'idée de ce complot me sourit. Préparez tout pour le nouvel acte de vente, monsieur, je suis prêt à le signer quand vous voudrez, et le jour même de cette signature nous nous réinstallerons au château.

Pendant que M. de Montgrand, l'abbé Janvier et le successeur du pauvre Antoine Reufus s'entretenaient dans le cabinet du comte, Paule inquiète de voir redoubler la tristesse de Tancrède, s'était rendue auprès de lui. Ne pouvait-elle le consoler tout de suite en lui révélant un secret capable de le rendre à la joie ?

Elle trouva son frère penché sur ses livres, et travaillant avec une ardeur fiévreuse. Alors doucement, avec une autorité tendre, elle lui enleva sa plume, et s'asseyant à ses côtés, elle lui demanda :

—As-tu prié Dieu d'accomplir un miracle ?

—Je l'ai prié de me donner la force de combattre une tendresse qui fera le malheur de ma vie.

—Comme nous partageons peu les mêmes idées, Tancrède ! Moi j'ai supplié le Seigneur de bénir cette même tendresse... Eh bien ! es-tu exaucé ? Songes-tu moins à Diane ?

—J'y pense constamment et avec désespoir.

—Et moi, j'y songe avec joie.

—Je reconnais, je confesse ma folie.

—Moi j'avoue que tu ne pouvais faire une chose meilleure.

—Je ne t'ai jamais vue railleuse, Paule.

—Je ne te croyais pas sceptique, Tancrède.

—Mais je rêve l'impossible, ma sœur !

—Non, dit Paule en prenant les mains de

Tancredè. Dieu permettra que tout s'arrange pour ton bonheur. Il existe une justice divine qui distribue tour à tour les récompenses et les châtimens. Nous nous sommes résignés, et le ciel nous console ; les méchants sont punis, et punis d'une façon telle, que nous n'eussions jamais pu souhaiter un tel supplice comme châtiment de leur crime.

—Que sais-tu donc, Paule ? demanda Tancredè.

Mlle de Montgrand fit lentement à son frère le récit de ce qui s'était passé la veille.

—Ainsi notre père va recevoir les six cent mille francs volés sur le cadavre de Refus ! s'écria Tancredè. Oui, tu as raison, tout cela est providentiel, et paraîtrait incroyable à qui en entendrait le récit. Nous voilà presque riches ! et désormais, bien que la dot que me donnera mon père ne soit pas égale à celle de Diane de Lyons, je puis sans honte aspirer à sa main. Le courage m'est revenu tout à fait, chère Paule. Oui, je serai heureux d'une façon complète— Et cependant non, même quand je serai le mari de Diane, car il ne me semble pas que de sérieux obstacles s'élèvent entre nous, je ne serai content qu'en sachant ton propre avenir assuré... Je voudrais que toi aussi tu puisses me dire ton secret, car tu gardes un secret, ma Paule chérie...

—Tu le sauras, répondit Mlle de Montgrand.

—Quand ?

—Le jour où mon père sera complètement rentré dans sa fortune je remplirai le vœu que j'ai fait d'aller à l'abbaye de Jouarre en pèlerinage... Vous m'y accompagnerez tous, je n'en doute pas... Et c'est là que je parlerai devant mon père et devant toi...

—Paule ! Paule, je ne sais pourquoi j'ai peur.

—D'apprendre mon secret ?

—Non ce n'est pas cela.

—De savoir que je serai heureuse ?

—Non encore, ta félicité, je la paierais de ma vie.

—De quoi donc as-tu peur, Tancredè ?

—Tu nous quitteras, fit le jeune homme.

Paule embrassa tendrement son frère.

—Où que je sois et quoi que je fasse, je t'aimerai et je prierai pour toi, répondit-elle.

Puis, souriant à Tancredè qui ne se sentait

plus l'esprit assez libre pour se replonger dans le travail, elle rentra chez elle calme et souriante, comme si elle cachait en dedans d'elle-même une profonde satisfaction intérieure.

Quand l'heure du dîner réunit la famille de Montgrand, chacun de ses membres, tout en s'efforçant de dissimuler ses impressions, se trouvait sous le coup d'une émotion qui se manifestait à chaque instant par des demi-mots et des réticences.

Le comte n'avait pas même confié à sa femme ce qui s'était passé le matin dans son cabinet. Il voulait ménager une surprise à la comtesse et à ses enfants.

Tancredè et Paule s'efforçaient de cacher leur double secret. Mais s'il se taisait sur ses projets, le comte avait du moins fait trêve à la tristesse qui paraissait l'écraser depuis trois années.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels Paule trouva le temps d'aller embrasser la belle Diane de Lyons et de monter chez les Ségau.

L'ancien étameur était riche désormais, et les souvenirs mauvais se fussent vite oubliés, s'il n'avait eu la crainte que dans le pays qu'il traversa si longtemps dans la grande voiture trainée par Coco, on gardât quelques doutes de son innocence.

—Rassurez-vous, lui dit Paule, quand on saura que je vous aime et que mon père vous protège, nul ne pourra plus croire que vous ayez trempé dans le crime horrible qui nous ruina jadis.

Polichinelle certaine que désormais la petite famille ne manquerait de rien, commençait à croire qu'elle pourrait avoir comme les autres sa part de bonheur. Sa mère soignée avec un grand zèle, revenait de la mort et se rattachait à la vie. La santé brillait sur le front des petits.

Posquères en payant sa dette de reconnaissance au comte de Montgrand avait sauvé la misérable famille.

Paule venait de la quitter quand son père la fit prévenir qu'il l'attendait au salon, où Tancredè se trouvait déjà.

—Ma chère fille, lui dit-il, ta mère, Tancredè et ta tante veulent bien se prêter à un désir qui va te sembler étrange, et j'espère que tu n'y trouveras rien à objecter. On n'a pas vécu de longues années dans un pays

sans désirer le revoir... J'ai la nostalgie des Abymes, et je souhaite m'y rendre avec vous.. Nous le pouvons d'autant plus aisément que M. Grimbert en partant pour l'Italie met le château à vendre ou à louer...

—Vous avez une excellente idée, père, répondit Paule; accordez-moi seulement que nous reviendrons des Bondons en passant par Jouarre... Si vous avez le désir de revoir le parc des Abymes, je souhaite, moi, prier encore dans la chapelle, et rêver dans les cryptes... Et tenez, vous devriez faire mieux encore... Invitez la famille de Lyons à se joindre à nous, faites prévenir Posquères... Et que notre groupe de famille s'augmente de nos meilleurs amis.

—Qu'en penses-tu, Tancredi? demanda le comte qui, pour la première fois soupçonna la vérité.

—Paule a raison, toujours raison, mon père.

Seule, Mlle Louise-Gonzague paraissait légèrement inquiète. Mais le comte la rassura si bien qu'elle accepta d'être du voyage qui fut fixé à la fin de la semaine.

Un matin donc, toute la famille de Montgrand prit le train express et à dix heures les anciens maîtres des Abymes rentraient dans le château que trois années auparavant ils avaient quitté dans des circonstances si douloureuses.

Le notaire les attendait, et sa présence achèva d'apprendre à Paule ce qu'elle soupçonnait déjà.

L'acte fut signé le matin même, et quand la famille de Lyons et Rémy Posquères arrivèrent à trois heures, l'ancien maître du château des Abymes les reçut de nouveau chez lui.

Une seule chose fut changée au programme de Paule, la famille de Lyons, au lieu de faire une simple visite aux Abymes, promit d'y passer huit jours, et ce fut durant cette semaine que Paule entraîna Léopoldine, Diane et tous les siens dans cette petite ville de Jouarre dont le souvenir ne l'avait jamais quittée. Pour elle, la colline sur laquelle l'église, le couvent et les habitations particulières, s'élevèrent en amphithéâtre était une sorte d'Horeb ou de Sinaï, elle savait que Dieu y parlerait à son âme, et elle avait hâte d'y

retrouver les impressions de ferveur qu'elle y avait jadis ressenties. De la grande abbaye servant jadis de refuge à des filles de race royale, il reste aujourd'hui bien peu de chose. Ce qui semblait un monde se résume en quelques débris. Les commotions révolutionnaires ont abattu les grands cloîtres; l'église de Jouarre dont la date remontait au XVI^e siècle, n'a gardé qu'un clocher défiguré; ce qui avait été élevé sur le sol rocheux de la colline a disparu; mais il semble que le marteau des démolisseurs n'ait pas osé frapper dans le sein même de la terre, et les merveilleuses cryptes de Jouarre ont été protégées par leur mystère et leur imposante grandeur. Quand on franchit le seuil de ces catacombes, la pensée évoque des scènes de sang et de martyre. Nulle tradition de ces temps lointains n'est cependant parvenue jusqu'à nous, mais ces idées semblent ajouter quelque chose de plus sacré encore au respect que ces lieux inspirent.

Lorsque Paule de Montgrand pénétra dans ces cryptes, elle tenait la main de Diane de Lyons, et la pressait avec une tendresse émue. On eut dit que dans cette caresse, elle mettait une part de son âme, et que c'était surtout à cette charmante créature qu'elle s'adressait.

—Monsieur Posquères, dit Paule, il est des choses dont l'ensemble nous saisit sans qu'il nous soit possible de définir d'une façon complète la nature de nos impressions. Ainsi, dans ces souterrains, je me sens absorbée par la puissance des idées religieuses, mais je voudrais y joindre pour Diane et pour moi une opinion artistique moins confuse. Faites-vous notre guide dans ces cryptes que vous connaissez mieux que moi-même.

—Oui, répondit Rémy, je les connais, et je conserve dans mon album un dessin assez complet du double aspect qu'elles présentent.

—Monsieur Posquères, ajouta Paule, si je vous demandais ce dessin...

—Je serais heureux de vous l'offrir.

—Eh bien! vous le donnerez à ma mère, plus tard...

—Je comprends, murmura Rémy, et vous serez obéie.

Les deux cryptes de Jouarre dont la première est dédiée à Saint-Ebregisile, se divisent en deux parties; l'une se trouve au niveau

de l'escalier qui y donne accès, tandis que la seconde garnie de tombeaux précieux est sur-élevée ; c'est à la droite de cette crypte que se trouve la chapelle Saint-Paul.

—Je ne sais rien de plus imposant, de plus mystérieux que ces trois nefs dessinées par des colonnes dont chacune a peut-être son histoire spéciale, reprit Posquères. Les catacombes de Jouarre sont uniques dans l'histoire de l'architecture. On dirait qu'arrachées à quelque monument Gallo-Romain, elles survivent à quelque épouvantable désastre. Une main pieuse les a rassemblées ici, puis autour d'elles se sont alignées d'autres colonnes également disparates. Aucune n'a été taillée pour les cryptes ; les cryptes au contraire se sont élargies afin de contenir les colonnes. Les moindres détails forment ici une opposition complète. Les marbres précieux des fûts sont couverts de blocs grossiers en maçonnerie ou de lourds chapiteaux romains. Où le regard et le souvenir appellent les molles- ses gracieuses de la feuille d'achante, nous trouvons des ornements frustes dont la ligne sèche et anguleuse se marie mal avec ces marbres superbes. Fouillez les temples antiques, les églises chrétiennes, dont un grand nombre furent construites à l'aide de matériaux provenant des temples des faux dieux, vous ne trouverez nulle part, ces colonnes en marbre vert, en cipolin d'un doux ton de chair, en brèche, en marbre blanc tacheté de noir, éblouissant comme la neige. Pas un des chapiteaux qui les couronnent ne sont semblables. Et cette différence est encore une preuve de l'origine gallo-romaine que je leur attribue. Rome victorieuse couvrit la Gaule de temples, de thermes, de palais, de villas, de cirques, de théâtres. A l'heure où les Romains disparurent de la terre conquise, les monuments élevés par eux, souvenirs d'une domination odieuse et longtemps suspectée, s'effondrèrent subitement. Ce que la guerre épargna tomba sous le marteau ; les maisons franques furent bâties avec les pierres des temples, et sous Charlemagne on utilisait encore les débris de l'architecture romaine. Les oves, les feuilles de persil et d'olivier ornant des corbeilles cannelées, les modillons à volutes remontent indubitablement à l'époque romaine ; tandis que ces marbres apportés des

carrières d'Égypte, trouvés dans un pays où l'on ne rencontre pas un vestige qui leur puisse être comparé restent pour l'archéologue un mystère que nul n'a tenté d'expliquer.

—Soit ! monsieur, dit Diane, ces colonnes sont gallo-romaines ; mais quelle date assignez-vous à la construction des cryptes ?

—Elles appartiennent évidemment au xie siècle.

—Il ne vous reste plus maintenant qu'à nous indiquer le nom des évêques et des abbesses qui reposent dans ces tombes.

Paul et Diane se trouvaient en ce moment au fond de la crypte de Saint-Ebregisile à gauche ; elles remontèrent lentement, tandis que Mlle de Montgrand disait à son amie :

—Voici la sépulture de Saint-Adon, fondateur de l'abbaye de Jouarre. J'ai toujours été prise d'un sentiment de profond respect pour ces saints qui connaissent si complètement le cœur de l'homme qu'ils le savaient affamé de silence et d'ombre aux heures où l'épreuve fondait sur lui. On a souvent tenté de détruire l'esprit monacal, on a ouvert les couvents, ou a pillé et brûlé des abbayes, et toujours ces asiles de paix et de prière ont été rebâties, et sans fin des femmes altérées de vertu, entraînées vers la pénitence, des hommes connaissant le peu que valent les joies de ce monde ont couru s'y ensevelir. On disputait la plaine à ces souffrants, à ces éprouvés de la vie, ils gravissaient la montagne ; s'emparaient-ils de leur retraite, ils couraient se réfugier dans des forêts sauvages ; ils disputaient à l'aigle la place de son nid au milieu des roches. Par amour pour le silence, la mortification et la prière, ils se résignaient à vivre au milieu des neiges et à creuser leurs tombes sur des altitudes menaçantes. Certes tous ceux que l'église reconnut dignes d'être placés sur les autels, ont droit à ma vénération, mais j'avoue que les fondateurs de monastères m'inspirent un sentiment doublement pieux et foyal.

—Paul ! dit Mme de Montgrand en se rapprochant de sa fille.

La jeune fille sourit avec douceur, puis elle reprit :

—Regarde cette belle statue de marbre, Diane, la tête porte un bandeau royal, de riches fibules agrafent le manteau. Cette vierge

s'appelait Ozane, elle fut princesse d'Ecosse, et quitta sa patrie pour se réfugier ici. Voici les tombes de Sainte-Balde, de Sainte-Telchide, première abbesse de Jouarre, celle de Sainte-Aguilberte. On dirait que les fantômes de ces vierges glissent dans la pénombre des cryptes et nous appellent à goûter la paix qui devint leur partage.

Le comte de Montgrand et Tancrède semblaient vivement émus. Tous deux comprenaient que Paule cachait un secret qu'ils étaient sur le point d'apprendre, et chacun d'eux s'effrayait des paroles qu'allait prononcer cette angélique fille. Depuis longtemps sa famille pressentait que Paule attendait une heure propice et solennelle pour parler d'elle et de la destinée. Ce n'était point seulement la curiosité de revoir les cryptes qui l'amenaient à Jouarre. Un mobile plus puissant la poussait.

Elle semblait glisser au milieu de ces tombes, et son beau visage rayonnait de joie et d'enthousiasme.

Elle passa avec Diane dans la crypte de Saint-Paul ; là se trouvaient les mausolées de Saint-Ebregisile, évêque de Meaux, de Sainte-Mode, de Saint Agilbert, évêque de Paris. Puis, quand elle eut fait remarquer plusieurs de ces tombes, elle revint du côté de la princesse d'Ecosse, et pressant plus fort la main de Diane, elle dit d'une voix émue :

—C'est ici que j'ai souhaité remercier Dieu d'avoir mis fin à notre épreuve, ici que j'ai voulu vous apprendre quel vœu secret j'ai formé ! Ma mère, permettez-moi de ne point quitter Jouarre, et d'y chercher dans la vie religieuse la plénitude de joie à laquelle aspire l'âme chrétienne. Je ne vous laisse point isolée, Tancrède vous reste, et dans Diane de Lyons vous trouverez une seconde fille. Fixez à la fois le sort de vos deux enfants. Donnez-moi le droit de jouir des biens du ciel, et comblez mon frère des félicités de ce monde.

—Paule ! Paule ! dit en sanglotant la comtesse, as-tu compris la grande douleur que tu me causes.

—Je vous suis chrétienne, répondit Paule. La mère se jeta dans les bras de sa fille.

A son tour le comte de Montgrand s'approcha.

—Paule, dit-il, si nous étions restés ruinés,

malheureux, tu ne te serais pas senti le courage de nous quitter.

—Peut-être, répondit-elle, mais Dieu seul sait ce que j'aurais souffert de mon impuissance à me donner toute entière à lui.

—Ah ! fit le comte, tu vas nous faire regretter que cette fortune m'ait été rendue.

—Non, mon père, le Seigneur sait ce qu'il fait, et toutes ses voies sont admirables. Le bonheur de Tancrède vous sera une ample compensation à mon départ. Puis s'avançant vers Mme de Lyons, Paule ajouta :

—Je vous en supplie, madame, dites à ma mère que vous lui donnez dans Diane une autre fille.

Tous les cœurs se serraient, des larmes montaient aux yeux des acteurs de cette scène ; Paule elle-même, en dépit de sa force, se sentait envahir par une émotion douloureuse. Elle aimait puissamment ceux qu'elle allait quitter. En se donnant à Dieu elle ne fermait pas son âme aux légitimes tendresses de la famille. Ceux qu'elle chérissait lui semblaient au contraire tenir doublement aux fibres de son cœur.

Mais si grand que fût son trouble, si difficile qu'il lui parût à cette heure de rompre ces nœuds de la famille, chacun comprit que la décision de la jeune fille était immuable, et que la douleur du sacrifice n'en empêcherait point la consommation.

Paule se courba devant sa mère :

—Bénis-moi, lui dit-elle, bénis-moi au nom de ton autorité et de ta tendresse, puis laisse-moi aller où m'appelle une irrésistible vocation.

La comtesse de Montgrand serra sa fille dans ses bras. Elle pressa lentement ensuite les deux mains de son mari :

—Hector, dit-elle, Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous la demande, que sa volonté soit faite.

Et le comte répondit d'une voix tremblante :

—Oui, que sa volonté soit faite.

—J'ai votre promesse, reprit Paule, je sais que vous ne la retirerez point, que vous ne me disputerez point à Dieu...C'est devant l'image de marbre d'Ozane que votre serment a été fait ; la noble fille d'Ecosse et les anges l'ont entendu. Nous pouvons dire adieu aux cryptes de Jouarre, je ne franchirai le seuil

de l'abbaye qu'après avoir été témoin du bonheur de Tancrède.

—Et du mien ? demanda Posquères.

—Que souhaitez-vous donc ? reprit Paule.

—Une fois encore être traité comme le fils adoptif du comte de Montgrand, et obtenir de lui que devant l'autel où sera consacré le mariage de Tancrède, le même prêtre bénisse mon union avec Mlle des Genêts.

Le visage de Léopoldine se couvrit d'une pâleur subite, elle chancela, et ce fut le bras de Rémy qu'elle trouva pour s'appuyer.

Deux heures plus tard, la famille de Montgrand et ses invités rentraient au château des Abymes. Durant la soirée qu'on passa dans le parc, on ne cessa d'évoquer les souvenirs se rattachant à cette demeure, et la joie de tous eut été complète, si la pensée d'une séparation prochaine ne fut souvent revenue jeter une ombre sur les joies reconquises.

Deux mois après, un double mariage se célébrait dans la modeste église de Reuil, et le soir même, Mlle Paule de Montgrand franchissait le seuil de l'antique abbaye de Jouarre, où se continuaient les traditions de science, de dévouement et de vertu, laissées par une longue suite d'abbeses.

FIN

Maximes et Pensées.

Il faut rougir de commettre des fautes et non de les avouer.

L'enfance est une préface qui vaut souvent mieux que le livre.

La bonne réputation est le plus magnifique tombeau que l'on puisse avoir.

Les défauts de tous les gouvernants c'est de vouloir joner des airs nouveaux sur un vieux violon.

La bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards : c'est la coquetterie des cheveux blancs.

Tribune Sacrée.

VÉRITÉ ET BEAUTÉ

DE LA

Foi Catholique

PAR

Mgr. de Ségur.

(Suite.)

V.

Dangers de certaines amitiés et liaisons suspectes au point de vue de la foi.

Il y a des liaisons dangereuses pour les mœurs ; il y en a également de dangereuses pour la foi. Ce sont les liaisons avec cette catégorie de libres-penseurs, d'impies ou d'hérétiques qui font de la propagande et aiment à faire des adeptes. Leur nombre est, DIEU merci, assez restreint ; car, parmi les mondains et les gens qui vivent loin de DIEU, quatre-vingt-dix-neuf sur cent ne sont que des indifférents, sans fiel contre la religion, et incapables d'ébranler à dessein la foi d'autrui. Mais si, par malheur, vous venez à rencontrer sur le chemin de votre vie un de ces sectaires d'incrédulité, un de ces ennemis actifs de la sainte Église et de la foi, prenez-garde à vous. Le sectaire impie ou le sectaire hérétique ressemble à ces serpents fascinateurs qui attirent peu à peu dans leur gueule monstrueuse les pauvres bêtes, assez bêtes pour ne pas se soustraire immédiatement à l'influence terrible de leurs regards.

Oni, il y a dans le commerce de certains libres-penseurs spirituels et audacieux je ne sais quelle fascination satanique, insignifiante en elle-même, tant qu'on voudra, mais qui attire et charme la vanité présomptueuse d'une quantité de personnes. Les conversations que ces gens-là entament volontiers sur ou plutôt contre la religion, laissent dans l'intelligence des traces funestes à la foi ; comme ces limaces qui, sur les feuilles et les fleurs où

elles passent, laissent une traînée de glu immonde.

Un de ces libres-penseurs, académicien fort connu, était atteint d'une maladie dont il ne pouvait revenir. Une dame de sa connaissance, chrétienne du monde, voulut aller le voir pour le convertir. Le lendemain, en sortant de chez lui, elle vint me trouver tout effarée : " Mon DIEU, mon DIEU, s'écria-t-elle, que je suis malheureuse ! Vous savez, M***? c'est un de mes amis. J'ai été le voir ; j'ai essayé de le ramener à la religion. J'ai causé au moins quatre heures avec lui ; et il m'a enlevé ma foi. Je suis toute troublée ; je ne sais plus où j'en suis. Il m'a dit, il m'a démontré que la terre n'était qu'un grand fromage ; que nous n'étions tous que des mites ; qu'il n'y avait pas d'âme ni de DIEU. Je regrette de lui avoir parlé de tout cela. Je n'ai pas de chance ; je suis bien malheureuse."

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant les lamentations de la pauvre créature. " Une autre fois, lui dis-je, vous n'irez pas faire de la philosophie et de la théologie transcendantes avec le premier-venu. Qui cherche le péril, y périra. Vous n'avez que ce que vous méritez ;" et je lui rappelai cependant, pour la remettre un peu, les deux ou trois grandes vérités de bon sens sur lesquelles repose, comme sur un roc inébranlable, tout l'édifice de la foi chrétienne. Elle s'en alla un peu consolée, et huit jours après revint m'annoncer, toute triomphante, que son illustre académicien venait de se confesser et de remplir tous ses devoirs religieux. Un vieux camarade de collège, devenu prêtre, ayant appris la gravité de son état, était venu le voir, et l'avait décidé, sans aucune rhétorique, à se réconcilier avec le bon DIEU.

Et voilà la force des "convictions" de nos libres-penseurs !

Évitez, croyez-moi, de vous lier avec des gens sans foi. Nos liaisons ne doivent nous être ni nuisibles ni même inutiles ; or le moindre mal qui puisse résulter de l'intimité avec un incrédule ou un hérétique, c'est que nous ne devenions pas hérétique ou incrédule comme lui. Il faut viser plus haut, et tâcher de puiser dans nos liaisons un nouvel élément de fidélité au service de DIEU. " Qui se ressemble s'assemble," dit le proverbe. Ne pourrait-on

pas dire avec autant de raison : " Qui s'assemble, se ressemble ? Ce serait s'abuser étrangement et bien mal connaître le cœur humain que de regarder comme indifférentes, au point de vue de la foi, les liaisons, et surtout les liaisons intimes. Il y a des exceptions à la règle ; mais je crois pouvoir dire que presque toujours ces liaisons font plus de mal à la partie chrétienne qu'elles ne font de bien à la partie incroyante.

Si l'amour proprement dit venait à s'en mêler, ce serait un péril de premier ordre. J'ai connu à Paris un jeune homme chrétien pratiquant, qui allait se faire protestant, soi-disant par conviction, afin de pouvoir épouser sans remords la fille d'un pasteur luthérien.

Rien n'est plus utile à l'âme qu'un ami bien solidement catholique. On s'appuie sur lui en toute occasion ; on le consulte ; on puise en son cœur des trésors de force, de fidélité, de persévérance. La foi vive est comme le feu : unis ensemble, les charbons ardents s'embrâsent mutuellement, doublent leur chaleur première, et si par accident quelques-uns d'entre eux venaient à noircir et à menacer de s'éteindre, ils retrouveraient la splendeur et la flamme.

Tels sont les vrais amis chrétiens. Rien de plus important, pour la conservation de notre foi et de notre piété, que de veiller de près à nos liaisons et de ne pas jouer avec notre cœur.

Notons ici qu'au point de vue de la foi, il y a d'autres liaisons dangereuses et très-dangereuses : ce sont les amitiés folles et mondaines, qui, sans porter directement atteinte à notre foi, battent en brèche la pratique de cette foi, la vie de la foi. Dans la jeunesse surtout, ce danger est à l'ordre du jour. En nous entraînant dans les voies du plaisir et dans la séduction des frivolités, un ami étourdi nous fait un mal aussi réel, quoique moins radical, que s'il s'attaquait directement à nos croyances. De même que les essences délicates s'évaporent vite et facilement lorsqu'on agite beaucoup le flacon qui les contient et qu'on néglige d'en boucher l'ouverture ; de même, la vie de la foi, le sens et l'esprit de la foi s'évaporent promptement quand on se laisse entraîner dans une vie frivole et mondaine. Du cœur et des sens, le mal monte à la tête ;

la lumière de la vérité chrétienne s'obscurcit insensiblement ; on en arrive d'abord à ne plus sentir ; puis à ne plus comprendre les choses de l'ordre surnaturel ; on se trouve dégoûté de la prière, des sacrements ; dès lors on les néglige, on s'en éloigne ; et en s'en éloignant, on tarit en soi les sources de la grâce, et par conséquent de la foi, qui est la première de toutes les grâces.

Je le répète donc : tous tant que nous sommes, veillons à nos liaisons et à nos intimités, si nous voulons rester intérieurement liés, unis à "l'Auteur et Consommateur de notre foi," qui est JÉSUS-CHRIST, lumière et vie de nos âmes. C'est lui qui doit être notre premier ami, et le plus intime de nos intimes. Sa divine amitié repousse toute amitié qui serait capable d'en altérer la tendresse et d'attrister son très-bon et très-adorable Cœur.

VI.

Quelles sont les erreurs contre lesquelles il faut plus spécialement se mettre en garde ?

Ce sont les erreurs contemporaines, qui fleurissent plus particulièrement dans le temps et dans le pays où nous vivons. Ce n'est pas qu'elles soient en elles-mêmes plus dangereuses que les autres ; mais c'est par ce côté que le grand Séducteur attaque plus directement et plus actuellement la citadelle de notre foi. Tournons donc plus spécialement nos efforts vers le point où nous sommes plus spécialement menacés.

Chaque siècle voit naître, grandir et passer un grand nombre de ces nuances du mensonge. Le fond est toujours le même : c'est le blasphème permanent de Satan et du monde contre l'existence de DIEU, la divinité de JÉSUS-CHRIST, et l'autorité du Pape et de l'Église. Toutes les erreurs qui ont menacé, menacent et menaceront jusqu'à la fin des temps la foi des chrétiens, rentrent dans ce cadre qui résume tout.

Les erreurs distinctives de notre siècle sont nées de la révolte anticatholique du seizième siècle et de la révolte antichrétienne du dix-huitième. Elles se confondent, avec toutes leurs nuances, dans ce que le Saint-Siège a condamné solennellement en 1864, sous le

nom de *naturalisme*. C'est encore ce que, dans le langage vulgaire, on appelle "la religion de l'honnête homme," par opposition à la religion de JÉSUS-CHRIST. Cette religion-là est la religion de ceux qui n'en ont pas.

Le naturalisme est une erreur universelle, qui touche à tout : à la religion proprement dite, à l'éducation, à la politique, etc., et qui dès lors a une très-grande portée. C'est la négation à la fois théorique et pratique de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire des droits divins et du règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur le monde. JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, a reçu du Père céleste la toute-puissance au ciel et sur la terre ; tout lui a été donné, tout sans exception. Il a donc droit de régner sur tout : sur les sociétés aussi bien que sur les individus, sur les rois, sur les gouvernements et sur les peuples, sur les lois et sur les institutions sociales, sur la politique, c'est-à-dire sur la direction du mouvement et de la vie des sociétés ; sur la littérature, sur les sciences et sur les arts ; sur l'éducation et la formation de la jeunesse, sur l'enseignement à tous les degrés, sur les familles, sur l'humanité tout entière. Ce droit est divin, inaliénable ; et JÉSUS-CHRIST l'exerce officiellement dans le monde, par le ministère également divin et suprême de sa sainte Église. Cette souveraineté universelle a exclusivement pour but de faire régner ici-bas la vérité, le droit, la justice, le bien, l'ordre et la paix ; elle a pour but le bonheur de tous et de chacun, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité. Loin d'absorber et d'annuler les droits inférieurs, elle les protège au contraire, les sauvegarde et les préserve de toute altération. Elle est aux sociétés et aux gouvernements ce qu'est aux familles l'autorité du curé ou du confesseur. C'est une direction spirituelle, dans le sens le plus large de ce mot, donnée de la part de DIEU aux gouvernants et aux gouvernés, aux princes et aux peuples, afin de les empêcher de violer la loi divine et afin de leur faire accomplir en toutes choses les volontés de JÉSUS-CHRIST, le souverain Seigneur du monde.

Mais pour respecter pratiquement les droits de JÉSUS-CHRIST et le ministère sacré de l'Église, il faut d'abord connaître JÉSUS-CHRIST, croire en lui, et écouter l'Église qui parle aux

hommes en son nom. C'est, hélas ! ce que ne fait plus le monde moderne. Préparée par deux siècles de négations, la Révolution a proclamé en 1789 que la société ne reconnaissait plus JÉSUS-CHRIST pour son Roi, ni l'Église pour sa Mère et sa directrice. Elle a proclamé, comme des *droits* sacrés de l'homme et de la société, l'incrédulité, l'hérésie, l'indifférence en matière de croyance et de religion; et, par conséquent, la liberté de tout nier comme de tout croire, de tout dire, de tout imprimer, sans autre contrôle que celui de la police matérialiste de l'État.

De cet immense blasphème, le plus étendu qui ait jamais été proféré depuis le commencement du monde, de cette apostasie radicale et universelle est née, par rapport à la foi, une indifférence systématique qu'on appelle le *naturalisme*, c'est-à-dire la substitution, érigée en principe social, de la nature à la grâce, de l'État à l'Église, de la raison à la Révélation, de l'homme à JÉSUS-CHRIST. Le Pape Pie IX, dans sa célèbre Encyclique et dans le *Syllabus* du 8 décembre 1864, a condamné, avec toutes ses nuances et toutes ses formules, cette grande erreur, et l'a signalée comme le danger principal de notre siècle.

(A continuer.)

Le Muguet et la Rose !

Je vais vous débrouiller la chose
Et dévoiler ce grand secret.
Voici, par exemple, une rose ;
Le muguet dit : " O belle rose,
Si j'osais parler, mais je n'ose !"
La rose dit tout bas : " Mon Dieu !
Il faut pourtant oser un peu !"
Voilà la façon dont on cause
Entre le muguet et la rose,
Et dont on joue au plus discret
Entre la rose et le muguet.

Le muguet poursuit, je suppose,
Pour abrégé les entretiens :
" Que j'aimerais, charmante rose,
A mêler mes parfums aux tiens !"
La rose dit : " C'est une chose
A laquelle rien ne s'oppose !
Mais, pour satisfaire à ce vœu,
Il faut vous rapprocher un peu !
Et voilà comment toute chose,
Entre le muguet et la rose,
Finit par un joli bouquet
Fait de la rose et du muguet.

SARDOR.

Galerie Nationale.

Notice Biographique

SUR

Mgr. F. Baillargeon,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

*Virtute vivit, memoria vivit,
gloria vivit.*

Il a vécu dans la vertu, il vit
dans la mémoire des hommes,
il vivra dans la gloire.

(Suite et fin.)

Bien que sa santé fut dans un état alarmant, en 1862, sur l'invitation de Pie IX, il se rendit à Rome, pour y assister aux fêtes de la canonisation des martyrs du Japon ; c'est alors qu'il fut nommé Assistant au trône pontifical et fait Comte Romain. Dans la ville éternelle, tous ceux qui firent sa connaissance furent frappés de ses aimables vertus. Mgr. de la Bouillerie, se trouvant un jour à table avec Mgr. de Tloa et plusieurs évêques français, ne put s'empêcher de dire à un abbé canadien qui était à ses côtés : " Quel vénérable évêque vous avez ! La sainteté brille sur cette noble figure ! On voit bien que ce n'est pas le gouvernement qui nomme les évêques dans votre heureux pays !"

En 1863, il présidait le troisième concile de Québec, et alors, comme en 1868, il avait lui-même préparé avec un soin admirable toutes les matières à traiter, il avait même rédigé de sa propre main les décrets qui furent soumis à l'approbation ou à la modification des Pères.

Ce fut en 1865 que Mgr. de Tloa publia la deuxième édition du Nouveau-Testament ; il en fit hommage au Souverain Pontife. Le Pape lui envoya un bref tout à fait élogieux. Voici ce que lui-même nous apprend sur le travail employé à cette deuxième édition : " Chaque verset a pris environ une heure de

mon temps : ainsi les 7,975 versets ont dû m'occuper durant 3,975 heures et par conséquent 999 jours, à quatre heures de travail par jour, ce qui donne deux ans, huit mois et vingt et un jours.

Le 24 mai 1866, Mgr. Baillargeon se rendait sous le toit béni du Séminaire de Nicolet, pour y assister à cette fête unique dans notre pays, et qui a eu un si grand retentissement.

Sans doute, il redisait en lui-même les vers du poète ; car son esprit et son cœur, comme le prouve le discours prononcé dans cette mémorable occasion, avaient conservé toute la fraîcheur de la jeunesse :

O Nicolet, qu'embellit la nature,
Avec transport toujours je te revois,
Sous tes frimas, comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois !

Écoutons-le parler. C'est à regret que nous ne pouvons pas tout citer :

“ Quand, après une longue séparation, il est donné à des frères de se rencontrer sous le toit paternel, il fait bon de vivre ensemble. Ces frères sont heureux de se revoir, de s'embrasser mutuellement. Chaque frère se grandit, s'enorgueillit, pardonnez-moi, c'est une mauvaise expression, se glorifie des talents et de la gloire de son frère. Je comprends que tous ces sentiments se produisent aujourd'hui dans vos cœurs. Les joies de la famille, oh ! qu'elles sont pures ! qu'elles sont douces ! C'est une famille, c'est une réunion de frères que cette assemblée qu'il m'est donné de contempler en ce moment : car il y a aussi des frères de collège.

“ C'est un honneur pour moi de rencontrer ici mes frères cadets, de joindre ma voix à toutes les autres pour glorifier cette maison que vous avez si bien appelée *Alma Mater*. Moi aussi je suis heureux de me compter au nombre de ses enfants. Cette réunion si extraordinaire est l'accomplissement d'un vœu, d'un souhait que je faisais il y a un demi-siècle. À cette époque j'étais écolier de Nicolet. Plus d'une fois je dis alors à mes condisciples que je serais heureux de les rencontrer dans cinquante ans. Mais c'était un rêve, et quel rêve de jeune homme ! je ne me doutais nullement qu'il s'accomplirait. Par une heureuse pensée, cependant, mon vœu se trouve aujourd'hui réalisé. Je ne sais si l'on

me permettra de conseiller à mes jeunes frères de se donner un pareil rendez-vous dans cinquante ans.

“ C'est une chose très possible puisque je revois encore aujourd'hui dans cette réunion mon respectable ami et compagnon, M. Guillet. Ah ! que ceux qui sont disparus auraient du bonheur de se joindre à nous aujourd'hui ! quelle serait la joie, le contentement de tous ces directeurs qui trouveraient dans cette réunion tant d'amis précieux, s'ils pouvaient y prendre part. Mais pourquoi ne croirions-nous pas que, dans la lumière de Dieu, où ils sont, ils nous voient du haut des cieux ; que leurs âmes voltigent en ce moment autour de nous ? Nos anges gardiens qui nous accompagnent pendant tous les instants de notre vie, sont bien aussi face à face avec Dieu ; pourquoi n'en serait-il pas de même de tous ces anciens directeurs ? ”

Le 28 août 1867, l'intérieur de la Cathédrale de Québec était, comme aujourd'hui, un deuil saisissant : les restes vénérés de Mgr. Pierre Flavien Turgeon étaient déposés à côté des cendres de son illustre ami, Mgr. Plessis. Le même jour, l'évêque de Tloa prenait possession du trône archiepiscopal de Québec. La prière faite à Rome sur les tombeaux des Apôtres se trouvait exaucée. Mgr. Turgeon avait un digne successeur. Cette nouvelle dignité fut, comme toutes les autres acceptée avec un extrême chagrin, et seulement par soumission à la volonté de Dieu : *Non quod ego volo*. Depuis deux ans Sa Grandeur suppliait le Saint Père d'accepter sa démission. Rien ne fut changé dans sa manière de vivre. On rapporte que le jour de son ascension au trône archiepiscopal quelques prêtres se permirent de lui dire : “ Monseigneur, maintenant que vous êtes archevêque, il faut que vous ayez une voiture, des chevaux, enfin un équipage conforme à votre dignité. ” L'Archevêque réfléchit un instant et prononça ces paroles d'une voix émue : “ Du travail, donnez-m'en tant que vous voudrez ; - mais, de grâce, des honneurs délivrez-m'en ! ”

Où, du travail, qu'il en a fait pendant les trois dernières années de sa vie, au milieu de souffrances continuelles, et les plus cruelles, sans se plaindre et sans vouloir les avouer ?

Travailler, travailler sans cesse, sans pre-

dre aucun délassement, aucun congé, il le faisait sans doute par vertu, mais aussi par attrait. Il se permettait une espèce de récréation, qu'il trouvait dans l'étude des sciences. Il assistait régulièrement aux cours publics du soir données par les professeurs de l'Université Laval. Tous ceux qui ont connu intimement l'archevêque de Québec savent quelles étaient ses connaissances étendues et variées dans les sciences naturelles. Une science surtout faisait ses délices, l'astronomie. Il faut avouer qu'elle est bien faite pour enthousiasmer les grandes âmes. Il a constamment suivi les progrès si considérables de cette science pendant notre siècle, et était au courant de toutes les découvertes astronomiques. Que d'encouragement donné aux élèves du séminaire de Québec ! Toujours dans ces circonstances, de belles paroles tombaient de ses lèvres. C'est ainsi que l'année dernière il disait à la fin d'une séance de l'Académie St. Denis : " Je suis enchanté de tout ce que je viens d'entendre. Continuez, nobles jeunes gens. Cultivez, cultivez toujours votre intelligence sans oublier d'orner votre cœur, et vous obtiendrez ce que vous promet l'un de vos poètes favoris. Je voudrais bien citer l'un de ces vers, et ma mémoire le cherche en vain. N'importe, voici la fin du vers c'est le principal : *Sic itur ad astra !* Vous avez le vrai moyen de monter aux cieux ?

Le 2 février 1868, Mgr. Charles LaRocque lui remettait le *Pallium*, insigne et marque de la dignité archiepiscopale. Tout le monde a encore présent à l'esprit la belle démonstration de l'automne dernier lors de son départ pour le concile œcuménique. Les citoyens de Québec donnèrent une nouvelle preuve de leur foi, et un nouveau témoignage de leur amour et de leur vénération pour Mgr. l'Archevêque. A Rome pendant le Concile, on sait comment l'illustre prélat a été vénéré par tous ceux qui l'ont connu et comment son mérite et sa science ont été appréciés : il était membre de la Congrégation de la *Discipline*. Mais ce qu'on ne connaît peut-être pas assez, ce sont les souffrances qu'il a endurées et les travaux qu'il s'est imposés, bien qu'étant à lagonie, comme il le disait souvent au vieillard Taschereau. Un de ses grands chagrins fut de se voir forcé de laisser Rome sans pouvoir donner son vote

sur le dogme si consolant de l'infaillibilité du vieillard de Jésus-Christ, après avoir eu la gloire de signer l'un des premiers, pour demander sa discussion dans le Concile du Vatican.

Nous ne dirons rien de son retour au milieu de nous : les rejouissances et l'allégresse de ce jour se confondent, pour ainsi dire, avec notre deuil et nos larmes.

Lorsqu'il avait conjuré le Saint Père d'accepter sa résignation, et fait valoir son grand âge, ses infirmités et ses afflictions, le Pape lui avait répondu : " Moi aussi, je suis vieux ; comme vous, j'ai des infirmités, et plus que vous je suis affligé, et cependant je mourrai sur le champ de bataille, les armes à la main : mourez donc aussi sur le champ de bataille." A cette réponse, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; il écrivit promptement au Pape martyr, pour demander pardon et lui dire qu'il mourrait avec lui sur le champ de bataille. Nous savons comment il est mort les armes à la main pour ses chères ouailles. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Il l'a donné et toute entière sa belle et longue vie.

Revenu de sa visite pastorale presque mourant, il s'occupait encore quelques semaines des affaires les plus importantes de son diocèse ; mais bientôt les forces l'abandonnèrent tout à fait. Toutefois la présence de son cher clergé, réuni pour la retraite ecclésiastique ranima sa vie à demi-éteinte, et le jour anniversaire de son élévation au siège archiepiscopal, il put recevoir les hommages de ses prêtres.

Ah ! quelle entrevue touchante, et en même temps quels adieux déchirants ! Il fit ses dernières recommandations à ses enfants—nous l'avions appelé notre père—à ses compagnons d'armes,—nous l'avions appelé notre chef. Sa voix, qui n'avait plus rien de terrestre et qui semblait venir d'outre-tombe, nous électrisa : quelles larmes coulèrent lorsqu'il prononça ces paroles : " Mon successeur possèdera plus de science, plus de qualités, plus de vertus que moi ; mais, vous aimer davantage, c'est impossible."

Enfin, quelques semaines encore s'écoulaient. Les souffrances redoublèrent ; mais la résignation et la vertu ne firent qu'augmenter jusqu'à cette heure fatale où, le 13 octobre, à cinq heures et vingt-deux minutes, entouré

des membres de sa famille, d'un grand nombre de prêtres de la ville, ayant à son chevet Mgr. l'évêque de Rimouski, au milieu des sanglots et des cris de douleur, il rendit sa grande, noble et belle âme au Prince des Pasteurs, qui lui donna, sans doute, la gloire qui ne se flétrit point : *Cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarecessibilem gloriam coronam.* (I. S. Pierre, v. 4.)

Nous laissons à son panégyriste le soin de louer plus en détail ses vertus. Seulement, nous dirons que tout ce que Dieu a mis de dévouement, d'affection et de charité dans le cœur de l'homme s'est réuni dans le cœur de Mgr. Baillargeon pour y former un trésor de bonté, d'affection et de miséricordieuse tendresse. Il avait dû méditer souvent ce mot de Saint Augustin : *Debemus amando corrigere*; nous devons corriger avec amour.

Nous pouvons donc assurer que les paroles qui se lisent sur le tombeau d'un évêque dans l'église de Sainte Marie-des-Anges, à Rome, et qui se trouvent placées en tête de cette notice biographique conviennent admirablement à l'illustre et saint prélat.

Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet. Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra ou plutôt il vit dans la gloire. Amen.

BENJ. PAQUET, P. M. R.

Maximes et Pensées.

LA PATRIE!

A ce nom béni, la Patrie! tout âme humaine tressaille de joie, d'espérance et d'amour.

La patrie, c'est pour l'homme le ciel qui l'a vue naître, l'air qu'il respire, le sol où dorment les cendres de ses pères.

La patrie, c'est nos institutions civiles et religieuses.

La patrie, ce sont les lambeaux de ce vieux drapeau arboré par nos ayeux, à genoux, rougis dans leur sang, et dont les plis glorieux redisent à tous les fils du Canada la noblesse de leur origine et la grandeur de leur destinée.

La patrie, c'est cette terre tout imprégnée du sang des héros et des martyrs.

L'abbé CAISSE.

COURTE BIOGRAPHIE

DE LA

Célèbre Cantatrice Canadienne

Albani.

C'est avec empressement et bonheur que je m'empresse de mettre sous les yeux des lecteurs et lectrices de la *Lyre d'Or* quelques renseignements inédits, se rattachant à la famille comme à la vie artistique de notre diva canadienne.

Ce fut au mois de Janvier 1846 qu'eut lieu le mariage de mon ami Lajeunesse, alors organiste de Chambly, mais demeurant à Montréal, avec Mlle Emma Mignault, nièce du vénérable M. Mignault, alors curé de Chambly. J'assistai au mariage comme témoin.

Au printemps de 1847 le ciel donnait aux époux Lajeunesse une héritière des vertues et de la piété zébrante de la mère. Cette enfant, une fille, mourut en bas âge, je crois.

En parlant d'Albani, certains journaux fixent à 1851 la date de sa naissance. Je ne crois pas cette date exacte, et je serais porté à la fixer en 1848 ou 1849. Voici pour quelle raison.

Lors de la fondation du *Courrier du Canada*, de Québec, où je demeurais alors, je fus appelé à me rendre à Montréal, en décembre 1856, en mission officielle comme gérant du nouveau journal, où je rencontrai mon ami Lajeunesse, qui m'emleva à mes affaires pour me conduire au salon de Giraldi, où se trouvait son enfant chérie, Emma, alors âgée d'environ 8 ou 9 ans, qui se mit au piano et chanta plusieurs grands airs d'opéras, accompagnée sur le violon par son petit frère, aujourd'hui curé quelque part dans le diocèse de Montréal.

Après qu'elle eut interprété certaines œuvres magistrales des grands maîtres, je jugeai bien qu'elle serait une grande musicienne, mais jamais j'aurais pu soupçonner qu'un jour elle deviendrait non seulement l'égale de certains artistes en grande réputation, mais qu'elle surpasserait même les grandes étoiles artistiques qui nous paraissaient être alors à l'apogée de la gloire et du talent.

Mais revenons à Albani, qui avait reçu au baptême les noms de Marie Emma.

Durant plusieurs années, Emma, dès son âge le plus tendre, travaillait chaque jour plusieurs heures durant au développement de ses dons naturels.

Comme on l'a déjà dit, dans la presse, Emma montra beaucoup de précocité : à l'âge où d'ordinaire les enfants savent à peine lire, elle déchiffrait à première vue les partitions les plus inextricables des grands maîtres.

Son père, organiste et professeur de piano, commença à lui enseigner de bonne heure la musique et le chant, et ses progrès furent si rapides qu'à l'âge de dix ans, comme on vient de le voir, elle interprétait sur la harpe ou le piano, les grandes partitions des maîtres des écoles française, italienne ou allemande.

Mlle Lajeunesse reçut au convent du Sacré-Cœur, à Montréal, cette brillante éducation que reçoivent nos jeunes filles canadiennes dans les couvents de la province.

Plus tard, M. Lajeunesse, le père de la future étoile, devint veuf et alla s'établir à Albany, dans l'État de New-York. C'est là que notre cantatrice remporta ses premiers succès. Souvent elle chantait à l'orgue de la Cathédrale et, dit un biographe : "Les juvéniles accents de cette voix fraîche et mélodieuse, attiraient dans l'enceinte de l'église métropolitaine une foule qui devenait chaque dimanche plus compacte. Tout le monde, catholique et protestant, voulait entendre les harmonieux accords de celle que l'on appelait plus que la petite jumelle canadienne."

Ces qualités, ces dispositions précoces, ce goût artistique déjà si prononcé persuadèrent un certain nombre de personnes que Mlle Lajeunesse était appelée à une destinée plus brillante, et il fut décidé de l'envoyer en Europe compléter ses études. Malheureusement la famille n'était pas riche et il fallait beaucoup d'argent pour un si long voyage. Un concert fut organisé, des listes de souscription s'ouvrirent, l'argent arriva en abondance et mademoiselle Lajeunesse put partir pour Paris avec son père.

Le célèbre chanteur Duprez fut le premier maître de chant de l'Albani ; il lui donna ses leçons pendant un an. Cette année écoulée, notre cantatrice, sur les conseils de son professeur partit pour Milan, où elle alla frapper à la porte du fameux professeur Lamberti qui, émerveillé des qualités vocales de sa nouvelle élève, lui consacra ses soins assidus pendant deux ans.

Un fait que j'oubliais, — dit le chroniqueur du *Trifluvien*, — c'est que lorsque mademoiselle Lajeunesse partit pour l'Europe, son intention était de se livrer surtout à l'étude du piano. Elle avait déjà obtenu à Montréal, à Albany et ailleurs de grands succès comme pianiste. Sa constitution trop faible l'obligea à renoncer à cette étude pour se livrer uniquement au chant.

Après deux ans d'étude sous la direction de Lamberti, Mlle Lajeunesse débuta au théâtre de Messine, Italie, dans la *Somnambule*. Par reconnaissance pour la ville à qui elle devait son éducation musicale, elle prit le nom sous lequel les deux continents la connaissent : l'Albani.

Après Messine, vint Florence, puis Londres, et en octobre 1872 Albani débutait sur la scène italienne de Paris, où elle reçut un accueil assez froid. Après quelques mois de nouvelles leçons de son professeur, Lamberti, elle retournait à Londres où les acclamations et les applaudissements ne lui manquèrent pas. De là, Albani alla recevoir des ovations à St Pétersbourg et à New-York.

Enfin, en 1877, Paris lui donna la sanction indispensable aux acteurs et aux chanteurs. Les quelques critiques un peu sévères qui voulurent ranimer la froideur qui l'avait accueillie lors de sa première apparition sur la scène parisienne, n'empêchèrent pas le public de la placer à côté de la Patti.

Depuis, Albani a parcouru l'Europe et l'Amérique ; Bruxelles, St Pétersbourg, Montréal, Londres, l'ont tour à tour reçue et acclamée.

En 1878, Albani épousa M. Ernest Gye, directeur du théâtre de Covent Garden, de Londres.

Madame Gye, l'Albani, a su échapper à la contagion qui attaque tous les acteurs. Mal-

gré sa longue et constante vie sur la scène, elle est restée fidèle à ses devoirs d'honnête femme et de chrétienne. Sa réputation est restée intacte et à Londres même les salons les plus aristocratiques lui sont ouverts.

Albani s'est fait entendre à Montréal, à Québec, à Ottawa, et autres villes du Canada et des États-Unis. La manière émue et sincère avec laquelle elle a chanté les *Souvenirs du jeune âge* et le *Home sweet home* ont prouvé, une fois de plus, qu'elle est toujours canadienne de cœur et d'âme, fidèlement attachée à son pays, et digne en tous points de la représenter sur la scène comme nos artistes la représente dans les arts, nos hommes d'État dans la diplomatie, nos littérateurs dans les lettres.

STANISLAS DRAVEAU.

Le *Monde Artiste*, de Paris, donnant le compte rendu d'un concert donné au théâtre d'Amsterdam, dans lequel figurait notre prima dona canadienne, dit :

"L'Albani est à l'apogée de son talent ; elle a atteint le sommet de l'art lyrique, la perfection. La diva est, sans contredit, une des plus parfaites cantatrices du monde. Le rôle de Violetta, qu'elle a chanté et joué mardi dernier avec une virtuosité, une maestria incomparables, lui a valu un succès, que dis-je ? un triomphe de la part du public hollandais accouru en foule à l'annonce de la *Traviata*. Après le premier acte, la magnifique finale du troisième et la mort de Violetta, la salle débordait d'enthousiasme. Mme Albani était couverte de fleurs, et les cuivres de l'orchestre couvraient spontanément de leurs fanfares répétées les applaudissements et les acclamations en l'honneur de la grande artiste.

"J'ai assisté à cette brillante soirée, et j'en garderai un souvenir d'autant plus cher et plus durable que j'ai eu l'honneur d'être présenté à Mme Albani après la représentation, et que j'ai assisté à une scène intime et vraiment touchante, qui prouve que les vrais artistes ont toujours du cœur. Un notable négociant de Montréal, M. Boivin, que ses affaires avaient amené en Hollande, est venu saluer son illustre compatriote et lui donner des nouvelles de sa famille. Alors Mme Albani, d'une voix attendrie : "Dites bien à mes chers amis de là-bas que je ne les oublie pas, portez-leur mes sympathies, et assurez-

"les que je serai heureuse de revoir mon pays dès que les contrats qui me lient en Europe me laisseront un peu de liberté." Et, se tournant vers moi, elle ajouta : "On me dit Américaine, je suis avant tout Canadienne, de cette partie du Canada qui est restée française par la langue et par le cœur." "Et dire que l'Albani chante en italien quand elle s'exprime avec tant de charme en français !"

La Canadienne.

SUR L'AIR DE : *La Huronne*.

Ravissante est la Canadienne
Avec ses yeux pleins de douceur,
Son teint rosé, son port de reine
Qu'admire le fin connaisseur.
En robe de soie ou d'indienne,
Elle plaît toujours au galant !
Fêtons l'aimable Canadienne,
Amis, en ce beau jour de l'an !

Jadis, sur le champ de bataille,
Elle cueillit plus d'un laurier,
Et de nos jours elle travaille
A maintenir l'ordre au foyer :
De notre foi c'est la gardienne,
Le champion ferme et vaillant !
Fêtons l'aimable Canadienne,
Amis, en ce beau jour de l'an !

Regardez-la dans une fête
Rire et parler avec chaleur ;
Puis souvent faire la conquête
De celui qu'elle a pour causeur !
On la proclame *magicienne*,
Certes, c'est bien l'équivalent.....
Fêtons l'aimable Canadienne,
Amis, en ce beau jour de l'an !

Charitable autant que gentille,
Elle visite le réduit
Où le feu rarement pétille,
Où le bonheur jamais ne luit !
Et for de cette humble chrétienne
Arrache au pauvre un noble élan ;
Ah ! oui, fêtons la Canadienne,
Amis, en ce beau jour de l'an !

J. B. CAQUETTE.

Corbeille Poétique.

(Pour la *Lyre d'Or*.)

Les Souhails des Muses.

A Mr. Stanislas Drapeau,
Président de l'*Institut Canadien*
d'Ottawa.

I

Cœur généreux et bon,
En vous levez, bien sûr, les Grâces sont confuses :
Vous leur ouvrez, — dit-on, —
Sous l'auguste et divin paravillage des Muses,
— A leurs beaux chants d'amour. —
(Précieuses Offrandes)
De votre belle Cour
Les portes toutes grandes !

II

Recevez en leur nom d'une autre voix amie,
Agrérez plus charmant, ou gracieux et franc,
En leur nouvel Olympe et votre Académie,
Les souhaits des neuf Sœurs, mes vœux du jour de l'an !

Jean ACHILLE.

N.-D. d'Amour,
Bouches-du-Rhône,
France.

(Pour la *Lyre d'Or*.)

Souvenirs de France.

A MESSIEURS
Stanislas Drapeau,
Président actuel de l'*Institut*,
et
F. R. E. Campeau,
Ex-Président.

I

Sur un lointain rivage où fleurit l'Amérique,
D'esprit, d'âme et de cœur, nous sommes avec vous :
Puissions-nous acquérir la gloire honorifique,
Où l'estime en retour de vous avoir parmi nous !

II

Du grand pays des arts, de notre belle France,
Où nous serions heureux et fiers de vous avoir,
En vous serrant la main avec plus d'espérance,
Nous vous dirions joyeux : Chers Amis, au Revoir !

III

Avec plus de mérite et de plaisir encore,
Je grave dans mon cœur et garde votre nom.
Patriotes français que l'Amérique honore,
Qui, de deux grands Pays, redorez le blason.

IV

Si notre France, — France est la reine du monde,
Elle sait en vos cœurs, au nouveau Canada,
Que, dans notre Univers, sur la planète Ronde,
Paris, sa capitale, est encore Ottawa !

V

A titre égal pour vous, je viens clore ma lettre,
Et vous en adresser à chacun la moitié ;
Puisse en vos dignes mains, l'Amitié, la remettre ;
Dans ce pli, grands Français, la rendre à l'amitié !

Jean ACHILLE,

1er, Janvier 1889.

Notre réponse est toute trouvée dans ces
quatre vers, que nous reproduisons avec un
sentiment de respectueuse estime et de
franche cordialité :

La France d'autrefois, la vieille France chérie !
Nous a toujours touché de son aile enbaumée !
Et l'enthousiasme ardent de vos chants d'aujourd'hui,
Réveillent dans nos âmes mille échos enchantés !

Ottawa, 25 février 1889.

(Pour la *Lyre d'Or*.)

ODE

A LA

Ville Eternelle !

Rome ! Rien n'est plus grand que cette Souveraine,
Objet d'admiration, de terreur et d'amour !
Maîtresse par deux fois de notre race humaine
Et sous ses vieux Césars ! et sous Pierre, sa Cour.
Rome ! dans ce seul mot que de vertu, de gloire !
C'est une Immensité dans les fastes du Temps,
C'est l'immortalité rayonnant dans l'histoire,
C'est la Sève coulant d'un éternel printemps,
C'est le Marteau brisant les assauts séculiers,
C'est le Rocher portant saint Pierre jusqu'aux cieux,
C'est la Colonne au sein des ruines funéraires,
C'est le Soleil montrant son éclat radieux,
C'est l'Aigle sur le monde ouvrant son envergure.
C'est le patient Agneau décourageant les loups,
C'est la Main au timon, toujours gardienne sûre,
C'est la Main bénissant et nous parant les coups,
C'est la Voix qui résonne aux confins de la terre,
C'est la Reine voyant le monde à ses genoux,
C'est le Sceptre partant suave, salutaire,
C'est l'Arbre répandant son ombrage frais, doux,
C'est le Trône où le Christ établit son Vicaire,
C'est l'Arène où le Prince immole la vertu,
C'est le divin Foyer, le divin lumineux,
C'est le Phare éclatant, sublime, tutélaire,
Indiquant à l'erreur le droit sentier perdu !

M. C. M. *

(Pour la *Lyre d'Or*.)

JOIE et SACRIFICE !

A ma petite Adèle !

C'était le seize Juin que je reçus mon ange ;
Dieu me la ramenait, oh ! sans doute en échange
De nos oblations de poignantes douleurs
Qui firent tant jaillir la source de nos pleurs.
Mon Ada revint donc charmer ma solitude
Comme un doux Gabriel au jardin de la lutte ;
Tout en ce cher enfant me paraissait divin ;
A son âge, en effet, tout reflète le bien :
Son regard pétillant, son éclatante sourire,
Malgré mon cœur en deuil, réveillait mon franc rire,
Son teint rose et de lys, ses caresses d'enfant
En moi surexcitaient un nouveau sentiment.
Mais quand je fus heureuse au-delà de l'attente
Ce fut quand j'entendis ce premier cri de : Tante !
Tante ! tante ! quel nom ! magique talisman !
Agitant tout mon cœur comme un autre océan.
A ce nom surgissaient des flots pleins de tendresse,
Que je ne connus bien qu'au seul de la vieillesse ;
Par eux, je remisais aux projets de bonheur,
J'en formais tant, hélas ! pour cultiver son cœur.
Qu'elle était bien donnée, intelligente, artiste,
Elle calquait, chantait, mais tout à l'improviste :
A six ans on n'a pas besoin d'un professeur,
On montre ingénument les dons du Créateur.
Mon Ada tapissait, tricôtait de la mousse.
Que j'aimais à guider sa main si douce !
A la voir sautiller dans nos vaste couloirs,
Reconnaître son pas, répondre à ses vœux loirs.
Parfois je la perdais au milieu de la foule,
Soudain, son bras en l'air, me faisait voir ma poule
Agitant son mouchoir, m'envoyant un baiser,
Qu'un geste tout d'amour désirait embrasser.
Aussi je la cherchais à toutes mes fenêtres,
Et quand je la voyais s'ébattre sous mes hêtres,
Je demandais à Dieu de combler cette enfant
De ses grâces de choix, d'un bonheur incessant :
D'éloigner de ses pieds la route douloureuse,
Qu'après de ses parents, elle soit plus heureuse ;
Qu'elle y boive à longs traits la vive affection,
Ce vin si désiré, sa douce passion.
Comprenant ce besoin, toujours petite Adèle,
Trouvait mes bras ouverts, mon amitié fidèle ;
Elle se rattachait à ma propre chaleur,
Aurait voulu rester dans mon nid de bonheur ;
Dieu ne l'a pas voulu... la mer me l'a ravie,
Quand pour la posséder j'aurais donné ma vie !

C'était de Marcus le frère rejeton, (1)
De sa belle couronne un très joli iléon.
Ce frère bien-aimé revenait à la France
Revoir les lieux chéris de sa première enfance ;
Mais son cœur attaché aux bords de l'Ottawa,
Soudain il repartit : il fut sourd à nos voix... (2)
Il fallut nous quitter... et m'emporter Adèle
Qui déjà chérissait sa tante Gabrielle,
Tel jadis Abraham je gravis Moria !
Sur ce sujet fatal mon cœur se déchira.

A plus de cinquante ans, j'ignorais cette ivresse
Qui fait qu'on est heureux en se donnant sans cesse.
Je m'étais tant donnée à d'autres vainement,
Mieux je crus cette fois placer mon dévouement.
La croix vint tout briser... C'est encore une myrrhe
A présenter à Dieu pour adoucir son ire ;

(1) L'enfant de Mr. Marius Mourier, typographe d'Ottawa.
(2) La *Normandie* leva l'ancre le 27 août 1837, en destination pour le Canada.

Quand l'apaisérons-nous ? Et quand ton jour plus beau
Laira-t-il sur nos deuils dans un ciel tout nouveau ?...
De l'espoir vivons tous... Et disons : Bon voyage !
Bel esquif ravisseur, m'emportant le ramege
De mes oiseaux chéris. Adieu, mon rossignol,
Porte vers ta patrie et ton cœur et ton vol.
Sous son ciel, près des tiens, oh ! sois : Vive la joie !
N'es-tu pas l'ange aimé que Joseph leur envoie ?
Aide bien la maman, apprendis à Gabriel
A n'être pas méchant, mais doux comme le miel.
Et pour cela sois sage et surtout très pieuse,
Car la bonne prière est cette épée heureuse,
Qui triomphe toujours et gagne ce combat
Qu'il nous faut accepter en tout temps, tout état.
Pour moi, quoique bien loin, je veux être ta tante,
Dans le cœur de Jésus, nous planter une tente,
Où nous pourrions nous voir, même nous embrasser
Sans redouter encore l'océan à passer.
Jésus est ce grand pont qui rejoint la distance,
Et ton Dieu d'Amérique est mon époux en France.
Il me dit tes soucis, fera tes commissions,
Si tu sais le gagner par tes soumissions.
Et quand ses grands trésors paieront tes sacrifices
Vite, à tes bons parents, offres-en les prémices

.....
Adieu, vœux. Le Temps nous prenant à son bord
Nous conduira bien sûr, vers le ciel, notre port !
C'est là, mon cher bijou, ma joyeuse hirondelle,
Que tu retrouveras... ta tante Gabrielle.

SEUR ST. GABRIEL,
née MOURIER
Religieuse Ursuline.

Tullins (France)
1er janvier 1888.

L'OISEAU D'HIVER.

Dans le sapin couvert de neige,
Que chantes-tu, petit oiseau ?
Si l'aïl de Dieu ne te protège,
Tu vas périr sur ce rameau.
Mais non ! ta gaieté calme et pure,
S'épanchera malgré le froid,
Dans les frimas ou la verdure.
Tu sembles heureux comme un roi.

Celui qui t'a donné la vie,
Sensible à nos revers nombreux,
Garde l'étre qui chante ou prie
Quand viennent les jours rigoureux.
Si trop souvent notre courage
Chancelle au souffle du malheur,
C'est que nous maudissons l'orage :
Pourtant l'épreuve a sa valeur.

Petit oiseau, qui sait le nombre
De maux dont chacun doit tribut !
Il faut voir l'avenir moins sombre
Et souffrant, marcher au but.
Des talents que le ciel nous donne,
S'chons bien connaître le prix.
Sous la branche où ta voix fredonne
Les bienfaits de Dieu sont compris.

Benjamin SÉLLE.

Critique.

(Pour la *Lyre d'Or.*)

Piano vs Violon.

DEBAT ARTISTIQUE!

Il se fait tard.

Le salon vient de se fermer.

Les lustres sont éteints.

Tout dort, sauf deux instruments de musique, deux rivaux irréconciliables qui veillent encore, et se regardent *torrea-oculo*, si l'imagination à qui rien n'est impossible, peut prendre la liberté grande de leur trouver des yeux.

Il a coutume d'être sage, pourtant, M. Piano, quand des petites mains fines et rosées ne viennent point caresser son blanc clavier et réveiller ses notes amoureuses ; il est grand philosophe aussi, M. Violon, quand l'artiste ne vient pas le taquiner en faisant vibrer ses cordes sentimentales à grands coups d'archet ; mais, en ce moment, ils ne sont pas de bonne humeur, et ils veulent absolument s'arracher, non pas les cheveux... ils n'en ont point, mais les... cordes !

D'où vient leur ire ? Ils s'accordaient si bien, au cours de la soirée, quand ils accompagnaient la danse et le chant. Ah ! la jalousie, la jalousie, jusqu'où ne va-t-elle pas se nicher ; les artistes ont ce défaut, comment voulez-vous qu'ils ne communiquent point leur maladie à leurs instruments .

Vous croyez que M. Piano et M. Violon ne sont point jaloux ? Allons donc ! le défaut dominant de la vieille Junon, de mythologique mémoire, était un feu de paille auprès de celui qui couve chez nos deux héros.

On dit que les murs ont des oreilles, et nos rivaux donc ! Ils avaient trop bien entendu les hôtes du salon discuter, il y a qu'un instant, leur valeur respective. Les uns préféraient M. Piano ; les autres M. Violon, puis

les arguments étant épuisés de part et d'autre, il avait été décrété, sur l'avis d'un Mentor quelconque, qu'ils avaient, tous deux, de grands mérites, chacun dans leur sphère, bien entendu : ce qui avait mis d'accord les messieurs qui plaidaient pour M. Violon et les dames qui protégeaient visiblement les couleurs de M. Piano.

C'est toujours la vieille histoire : les dames aiment le piano, et les messieurs le violon. Pourquoi ? je ne le sais trop. C'est peut-être parce que les messieurs, un peu susceptibles de leur nature, aiment à *paier les violons*, tandis qu'il est de distinction, pour une dame, de toujours aller *piano*, surtout sur la rue, quand elle veut faire valoir les moindres détails d'une nouvelle toilette !

Le jugement du Mentor fut donc accepté sans appel, et la causerie qui s'amuse toujours à papillonner autour de riddle sujets, sans en approfondir aucun, avait pris une autre direction, et l'on n'avait plus parlé de l'incident.

Mais MM. Piano et Violon n'entendaient point les choses de cette façon : ils étaient furieux de ce qu'on leur avait accordé un mérite égal, et ils ne trouvèrent rien de mieux que d'attendre l'obscurité et l'évacuation du salon, pour satisfaire leur mauvaise humeur et se dire de grosses vérités.

—Petit être chétif, dit M. Piano à M. Violon, oses-tu bien comparer tes quatre cordes poudrées et ta carcasse de bois crasseux à mes jolies touches d'ivoire, à mes cordes d'argent et à ma toilette de bois de rose ? Tu te gourmes bien trop, pour ta taille. Rappelle-toi la fable de LaFontaine où la présomptueuse grenouille croyant pouvoir égaler le bœuf en grosseur :

«Suffit à bien qu'elle creva !»

—Tout doux, monsieur le colosse, retorque l'adversaire, David était bien petit, pourtant Goliath succomba ; si ma toilette est moins belle que la tienne, elle est certes bien plus légère et bien plus élégante !... puis, j'accompagne mon maître partout, il me presse même sur sa poitrine ; fais-en autant si tu le peux : tu l'écraserais du coup et bien plus gauchement encore que l'ours du fabuliste. Tu dois rester où tu es ; et, si l'on requiert tes services pour un concert, une séance littéraire et musicale, tu ne peux faire le trajet qu'accompa-

gué de quatre ou cinq charretiers qui ne causent qu'avec force jurons ; la belle compagnie, vraiment, pour un monsieur qui se pique d'être le plus grand prince des salons !... je chante et tu ne produis que des sons saccadés ; ton clavier évoque le métal de tes cordes, tandis que les miennes ruissent, sous l'archet, de notes harmonieuses et divines, et égalent en mélodie, la voix des anges et le chant des rossignols.

—Oui, un beau chant de rossignol ; tu peux t'en vanter ; comme c'est joli, l'humilité bien entendue. Quels trilles entraînants que ces monotones et sempiternels zing... zing... qu'on entend à tous les coins de rues, et dans nombre de manèges, au grand scandale des artistes et des véritables amis de l'art ! Si tu avais la moindre dose d'expérience, tu priserais davantage la modestie, il me semble.

—De l'expérience !... j'en ai deux fois plus que toi... tu n'es qu'un nouveau-né ; on ne te connaissait point au dix-septième siècle ; tandis que je puis faire remonter mon origine jusqu'au quinzième siècle et même jusqu'au dixième ! Rappelle-toi donc aussi, le nombre incalculable de victimes que tes sons dissonants ont conduit à l'asile et le pavé que te lançait dernièrement encore un chroniqueur du *Monde Illustré*. Il avait grandement raison de ne pas te ménager. Voici un échantillon de ses compliments à ton adresse ; médite-les bien : M. PIANO "ne nous laisse aucun répit ; c'est un tyran qui s'introduit partout, et qui nous impose quotidiennement à chaque heure du jour et durant une grande partie de la nuit, son agaçant tapage... Ah ! si j'étais le gouvernement, comme je flanquerais rapidement une taxe d'une dizaine de piastres sur chacun de ces instruments de supplice." Voyons, es-tu satisfait ? Pavana-toi maintenant avec tes ennuyeux toc... toc, le chroniqueur connaissait le vent qui gonflait ton outre ridicule. Tu peux rire à ton aise de mes zing... zing... si j'agace les nerfs de quelques-uns, je ne suis toujours pas un instrument de supplice.

—Bah ! les chroniqueurs, en voilà des juges ! les uns disent noir, les autres, blanc ; le premier Dandin des cafetiers serait un phénix à côté d'eux. Avec les témoignages bien

veillants de célébrités comme Mozart, Beethoven, Rossini, Palestrina, Haydn, Hændel, Meyerbeer, Donizetti et autres, je me moque des sornettes de ton chroniqueur. Mais, si je voulais ressusciter tout ce que débitent les journaux sur ton compte, tu deviendrais sourd avant l'aurore ! Est-ce qu'un artiste de mérite peut vraiment se flatter de ta compagnie ?

—Pourquoi pas ? crois-tu que les Lafont, les Tugnani, les Tartini, les Paganini, les Vieuxtemps ne valent pas tes Mozart et tes Beethoven ? Je connais même des grands génies qui n'ont jamais pu te souffrir, ainsi dans le monde des lettres, Lamartine ne pouvait s'empêcher de pester cordialement quand tu martyrisais son *Luce* et ses *Méditations*, avec les mélodies de Niedermayer. Ta voix est si peu expressive, qu'interpréter fidèlement la haute poésie, dans ses nuances les plus délicates, était une tâche bien au-dessus de tes forces.

—Allons donc ! est-ce qu'il n'y a pas des exceptions partout ? Si Lamartine ne méritait pas d'un amour tendre, Alfred de Musset ne me voyait pas d'un mauvais œil, puisqu'il savait parfaitement tirer de mes touches, de suaves harmonies, et Joseph Autran n'a-t-il pas consacré à Mozart, mon favori, ces beaux vers, dont tout l'honneur rejait sur moi :

Celui-là, je l'estime entre tous les archanges :
C'est le pur diamant, l'or exempt de mélanges.
Dans ce val de misère, aux jours infortunés,
Que de divin cultiva ne m'a-t-il pas donné :
Que de fois, quand le soir, l'esprit au ciel se lève,
Ne m'a-t-il pas jeté aux joys du rêve,
Promené dans l'azur et bercé mes douleurs
Avec le vent qui passe et le parfum des fleurs...

Je pourrais te citer bien d'autres textes de ce genre et des plus enthousiastes encore, puis, grâce à moi, la mélisance n'est-elle pas le génie des salons ? Ne suis-je point le favori des dames et de toutes les plus adhérentes beautés ? Il me semble que cela prime tout.

—Pardou, Victor de Laprade a déjà rélégué à sa juste valeur, tout le mérite de ta dernière prétention. Permetts-moi de te rafraîchir la mémoire là-dessus : " Il est vrai, dit le grand poète, que le piano empêche la mélisance, mais il empêche aussi la conversation ; il supprime les mauvaises lectures, mais il supprime aussi les bonnes ; il remplace l'écrit

occupation futile, mais il remplace aussi les occupations sérieuses ; il met obstacle à la réflexion, mais il ne met aucun frein aux rêveries, aux imaginations maladroites. Il réussit surtout à chasser des salons de famille, la littérature, mais ce n'est pas au profit des talents du ménage. Si la *couture* et la *confiture* y gagnaient on pourrait se consoler...

—Eh ! est-ce tout ? continue donc ta citation, elle m'intéressait tant, ah ! je comprends, sans te nommer expressément, la suite te coiffe tout autant que moi. Victor de Laprade ajoute, en effet : " Mais la musique, " entends-tu, la *musique* ! il ne parle pas seulement de mon humble personnage, par conséquent, mais bien aussi de ce grand artiste qui s'appelle M. Violon, " la musique en nous tenant lieu des belles pensées et du beau langage, ne saurait se substituer à la *bonne soupe* et au *bon pourpoint* nécessaire à Chrysale et à tout le monde. " Un petit conseil, docte compère : quand on habite une maison de verre, on doit se garder de jeter des petits cailloux sur celle du voisin.

Ainsi lancées dans le domaine des textes, MM. Piano et Violon s'en seraient peut-être dit bien plus long, si une vénérable chouette, une vieille dame, s'il vous plaît, qui gardait le silence depuis de longues années, n'était venue les interrompre brusquement, du haut de son perchoir antique :

—Allez-vous me laisser dormir vous autres ? Et elle, en roulant ses gros yeux irrités ! Le jour doit vous suffire, il me semble, pour écorcher les oreilles d'une artiste des bois, sans que vous recommenciez votre ennuyeux concert, aux heures du sommeil. N'est-ce pas assez, déjà, que vous m'obligiez de veiller, le jour, et de dormir la nuit ? faut-il maintenant que je veille tout le temps, depuis l'aurore jusqu'au crépuscule et depuis le crépuscule jusqu'à l'aube ? Vous pouvez vanter vos jolies voix de belles machines ! qui ne résonnent qu'à coups de doigts et d'archet, et tout à fait indépendamment de votre volonté. Si elles étaient aussi harmonieuses que la mienne, encore, on pourrait peut-être, à la rigueur, vous tolérer, mais avec des voix de fausset et grêles comme vous en avez tous deux, peut-on contenir une juste indignation ?

Devant cette attaque aussi soudaine qu'imprévue, nos deux rivaux oblièrent bien vite,

leurs ressentiments pour se liguer contre l'ennemi commun, et ils méditaient déjà quelques sinistres projets contre dame Chouette lorsqu'un rayon de soleil perçant soudain l'obscurité vint leur annoncer que le matin était venu, et que s'ils ne voulaient point être surpris en flagrant délit d'insubordination, il était grandement temps de suspendre toute hostilité.

Que MM. Piano et Violon fussent tombés d'accord, quant à leurs mérites respectifs, on pouvait crier *merveille* ! mais que dame Chouette ait reconnu son infériorité, c'était le temps de crier *miracle* !

Substituez à MM. Piano et Violon, deux artistes, et à dame Chouette, un croque-sol, et vous arriverez à une conclusion identique.

CHS. M. DUCHARME.

(Pour la Lyre d'Or.)

Choix de Pensées.

I

J'ai un faible pour la Comtesse DIANE ou plutôt pour ses *Maximes* qui ont fait sensation partout où elles ont été lues et comprises.

En France tout ce que la littérature contemporaine compte d'illustrations lui a décerné les hommages les plus sincères et les plus flatteurs.

Tous les grands journaux, toutes les grandes Revues de quel qu'importance ont chanté sur toutes les gammes le mérite réel de l'écrivain de race qui cachait son vrai nom, bien connu de la haute noblesse du Faubourg St. Germain, sous un pseudonyme très aristocrate.

Frédéric Sarcy, un des plus grands Pontifes de la critique du jour, celui-là même qui rendait à Louis Venillot, il n'y a pas longtemps, un témoignage non suspect de capacités hors lignes qui contraste fort avec les paroles des détracteurs du grand et illustre mort ; Frédéric Sarcy, dis-je, n'a pas cessé de louer

finement le charmant auteur des *Maximes de la vie*, la Comtesse Diane.

Admirons ensemble, pendant quelques instants, l'auteur que je veux faire aimer des assidus de la *Lyre d'Or*. Le public sympathique pour les choses de l'esprit n'aura qu'à y gagner. Voici :

La vraie séparation est celle qui ne fait pas souffrir.

N'est-ce pas d'un réalisme achevé ? Toute séparation brise quelque chose en nous, amoncelle en nos âmes quelque ruine désolante. Le poète Bussy disait quelque part :

En partant sans vous dire adieu
Je fais pour cacher ma faiblesse
Et ne pleurer qu'à devant Dieu
Mon cœur, qui se donne trop vite,
Est tout meurtri par vos départis,
Car ces angoisses que j'évite
M'enivraient de toutes parts.

Oui, toute séparation est un brisement intime de l'être ; c'est comme une longue et douloureuse vibration de l'âme qui s'affaisse. Mais ce n'est pas la vraie séparation.

Il est des êtres dans la vie qui s'éloignent, se laissent, sans que rien ne vienne faire battre leur cœur plus fortement ; sans que l'ombre même d'un sanglot comprimé ne soulève leur poitrine ; et pourtant ils se sont connus, ils ont souffert ensemble. Ils se sont aimés ; joies ou douleurs ; ivresses ou désillusions ; jours de gai soleil ou ciel noir de nuages, tout les avait réunis, rapprochés, serrés les uns contre les autres.

Une heure sonne, fatale, horrible, et le vent de la vie emporte dans des chemins différents ceux qui, la veille encore, semblaient ne le voir marcher que dans le même chemin. Rien ne trouble leur vie ; le soleil est le même, les jours coulent comme autrefois ; les ivresses n'ont pas de revers et les désillusions n'ont pas plus d'amertumes qu'auparavant. C'est la même vie continuée sans fin. Ce serait donc la vraie séparation, celle qui ne fait pas souffrir ?

Que de choses on pourrait tirer de cette pensée pourtant si simple en elle-même, et qui est tout un monde révélateur.

Passons à une autre.

Il n'y a pas de sacrifices que pour ceux qui n'aiment plus ; ceux qui aiment ne sentent pas

qu'ils se sacrifient.

Cela est puisé au cœur des femmes, les vraies femmes que l'on admire d'autant plus qu'elles menacent de se faire rares, car c'est là que coulent sans fin les flots infinis du dévouement qui n'escompte rien.

Quelle mère ne sacrifierait pas tout à ses enfants ? Une mère se dévoue jusqu'au sacrifice, et elle l'ignore comme elle s'ignore elle-même, parce qu'elle aime. L'amour, quoi qu'égoïste de sa nature, ne veut pas comprendre qu'il se sacrifie, car du moment que le fait accompli semble tenir tant soit peu du fardeau, l'amour s'est envolé ; " *ceux qui aiment ne sentent pas qu'ils se sacrifient.* "

En voici une autre :

Notre véritable ami est celui qui ne nous assiste rien et nous pardonne tout.

Cette pensée se fixe dans l'esprit, et il n'y a pas de commentaires possible. Ce serait lui ôter ce charme exquis qui en fait toute la pureté.

Et celle-ci :

La première condition pour être heureux est de se croire indispensable au bonheur d'un autre ; cela fait accepter la vie.

Voilà de la haute et saine philosophie. C'est une pensée digne de Platon.

Quoi de plus noble, de plus élevé et de plus digne que de se croire indispensable au bonheur des autres ? Quoi de plus grand, de plus sublime que de travailler au bonheur d'autrui, jusqu'au parfait oubli de soi-même.

Cela ne servirait-il qu'à faire accepter la vie que ce serait encore et surtout le plus efficace des baumes.

Le dévouement ? Ça remplit toute une vie et dignement encore ! Demandez-le à ces saintes filles de la charité ; demandez-le à ces mères vaillantes, à ces saintes femmes rencontrées sur le chemin de la vie, et dont toute la vie n'est qu'un long enchaînement d'abnégations et de renoncements !

Il n'est pas de fronts plus serrens que leur ; ni d'âmes plus paisibles et de cœurs plus joyeux.

Elles font des heureux ; cela suffit à leur bonheur en attendant les récompenses qui ne sont pas l'objet des faveurs ni des coteries ; *palma victorie !*

II

Laissons la Comtesse DIANE pour passer en revue quelques pensées d'autres auteurs plus ou moins connus. Il n'en manque pas de ces écrivains de race qui ont fait leur marque dans ce genre de littérature, à part qui ne peut attirer que les gens sérieux, les esprits graves, aimant à lire beaucoup en peu de mots.

Voici GERFANT qui nous dit que :

L'expérience est un trophée composé de toutes les armes qui nous ont blessés.

Assurément on ne pouvait mieux définir l'expérience, celle de chaque jour, qui nous fait plus homme et ne nous gâte pas sur la vie.

DUPREX écrivait un jour cette grande vérité, qui a son application en tout temps :

Rester maître de soi, grand moyen de devenir maître des autres.

Je ne sache pas que Paul de Cassagnac ni de Beaudry d'Arson soient toujours restés maîtres d'eux-mêmes ; mais par contre, Boulanger, le brave général Boulanger est le modèle des hommes qui savent garder leur sang-froid de peur de s'emballer outre mesure, plus que de raison. S'il vient jamais "le maître des autres," ce qui paraît très probable et très possible, M^{re} Dupin aura eu raison encore une fois.

Il y a un proverbe qui dit, aussi, quelque part :

Avec du temps et de la patience, la feuille de papier devient satin.

Avis aux jeunes, à ceux-là qui veulent jouer un rôle dans la vie, sur la scène politique, économique ou sociale, à ceux-là qui veulent arriver.

Il faut du temps pour s'aguerrir et de la patience pour attendre son tour et frapper à l'heure décisive le grand coup désiré. Combien, à vouloir trop se hâter, ont donné du pied contre l'obstacle imprévu et se sont brisés ?

Ils sont légions les désillusionnés hâtifs qui n'ont pas su attendre leur heure.

On les voit nombreux dans la foule qui

passé, et c'est alors que l'on est tenté de s'écrier avec l'immortel chanteur du *Lac* : "la foule est un désert d'hommes !"

Donc, les jeunes gens !... vous aurez la patience, afin d'attendre votre tour, et le tact vous fera pressentir l'heure où vous devrez frapper le coup décisif.

CHARLES GAUVREAU.

Le Vert, Février, 1889.

Une autre Critique d'à-propos !

Les journaux américains, comme aussi la plupart des journaux canadiens, remplissent des colonnes d'un fait malheureusement trop commun : une jeune fille entraînée et retenue de force dans une maison de débauche. Il y a là des descriptions à faire rougir le sapeur le plus éhonté. Le luxe du lupanar, les tableaux vivants et nature, les costumes d'Ève avant le péché, etc., tout y passe, dit le *Franco-Américain*, mais vous y chercheriez en vain un cri de la morale indignée, une suggestion quelconque pour réprimer le vice et le crime. Tout va bien, paraît-il. Les maisons de débauche n'existent pas aux États-Unis, les Américains sont les gens les plus vertueux du monde et leurs femmes, pudiques, ne prononcent qu'en rougissant les mots de culotte et de chemise.

La maison qui a brisé l'avenir d'une jeune fille honnête en la plongeant dans une vie d'infamie continuera à tenir ses portes ouvertes aux vieux débauchés sous l'œil bienveillant de la police municipale, grassement payée pour ses services.

Et l'on parle d'aller supprimer la traite des noirs en Afrique ! Que ne supprime-t-on celle des blanches dans nos grands centres de population ? Pauvres jeunes filles, que de pièges vous sont tendus par tous trafiquers de chair humaine ! Combien, amenés à New-York avec la promesse d'une situation honnête et qu'on précipite dans le gouffre de la corruption !

Que serait-ce donc, grand Dieu ! si comme dans ce pays de sauvages et profondément immoral qu'on nomme la France, la prostitution était légalement reconnue aux États-Unis ? Mais, heureusement, elle ne l'est pas. Aussi les policemen peuvent-ils sans gêner, tailler une longue bavette, tous les soirs au coin des rues, avec les belles dames dont ils protègent les pérégrinations. Touchante fraternité !

I. T.

Bibliographie.

(Pour la *Lyre d'Or*.)

Traité élémentaire d'hygiène privée, par le Dr. J. I. DESROCHER. — Joli volume de 186 pages. — Montréal, 1889.

Cette importante brochure, qui vient de paraître, est divisée en douze chapitres contenant les notions les plus variées et les plus solides sur l'hygiène. Cette science, est exposée dans ce traité avec clarté et surtout avec une méthode qui peuvent faire de ce volume un livre d'enseignement classique. Sous ce rapport, c'est le seul traité que nous ayons vu aussi bien agencé pour l'intelligence de l'hygiène.

Le *Traité élémentaire d'hygiène privée* se termine par un glossaire contenant la définition de tous les mots et noms scientifiques qui sont employés dans le texte.

L'auteur mérite des félicitations pour ce travail si utile. Nous n'hésitons pas à recommander cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à la santé publique comme individuelle. En même temps, nous exprimons l'espoir de voir bientôt ce traité enseigné dans nos maisons d'éducation supérieure.

J.-A. CHARLAND.

Histoire d'un établissement paroissial de colonisation. — ST. JEAN DE MATHA, comté de Joliette, par l'abbé T. S. Provost. — Brochure de 152 pages, en vente au bureau de l'*Étudiant* (Joliette). — Prix 25 centims.

Quoique n'ayant pas eu le précieux avantage de recevoir un exemplaire de ce livre, nous croyons devoir porter à la connaissance des lecteurs de la *Lyre d'Or* son existence, tant dans l'intérêt de la colonisation que de la publication elle-même.

L'auteur n'en est pas à ses débuts, ayant fait déjà sur l'agriculture et la colonisation dont il est un des apôtres les plus ardents, quelques travaux pleins de mérite.

Aujourd'hui, en publiant l'histoire de l'une des paroisses du nord du comté de Joliette,

de St-Jean de Matha dont il est le curé, M. Provost dit à ses concitoyens ce que le courage et la valeur bien dirigés peuvent accomplir dans un pays nouveau, et ses considérations sur la colonisation, l'agriculture, le repatriement, méritent l'attention de nos hommes publics.

Ce petit ouvrage, malgré sa forme modeste, est tout plein de renseignements utiles. " Il apprend à tous comment se fonde et progresse une paroisse, comment on l'arrache à la terre, à la forêt, comment on lui donne successivement la vie religieuse, la vie municipale, la vie civile. " De plus, le style ne manque pas de rapidité et d'élégance, suivant l'opinion des journaux.

Restons Français ! (Chant patriotique) Paroles de M. Rémi Tremblay, et musique de M. Calixte Lavallée.

Nous accusons réception d'un exemplaire de ce magnifique chant national, et nous prions l'éditeur de l'*Indépendant*, de Fall River, d'agréer nos remerciements pour ce gracieux envoi.

Petit Recueil Littéraire, revue mensuelle publiée à Ste-Cunégonde (Montréal), par M. E. Z. Massicotte. — Abonnement 25 centims par année.

Nous accusons réception de cette petite publication illustrée, qui entre hardiment dans la vie avec l'espoir de vivre aussi longtemps que possible. Nous formons des vœux pour le succès de l'entreprise.

La Semaine Religieuse de Québec, publiée avec l'approbation de S. E. le Cardinal Archevêque de Québec, par l'abbé D. Gosselin, curé du Cap-Santé, comté de Portneuf.

Nous venons de recevoir le 22^e fascicule de cette intéressante Revue religieuse, laquelle est hebdomadaire, comme le comporte son titre. Chaque No. se compose de 8 pages in-8, à double colonne, formant à la fin de l'année un volume de 416 pages. — Abonnement : \$1.00.

Martyrologe.

VIE ABRÉGÉE
DE
Saint Grégoire le Grand,

PAPE
ET
Docteur de l'Église.

(12 Mars.)

Saint Grégoire, inspire de Dieu,
dicte le chant de l'Office divin.

J

§1 — *Parents de Grégoire. — Son entrée en religion.*

Saint Grégoire, appelé à si juste titre le Grand, naquit à Rome vers l'an 540. Son père, Gordien, était sénateur, mais il se voua dans la suite au service des pauvres. Sa mère Sylvie, consacra aussi la fin de sa vie à la contemplation dans un petit oratoire, où elle s'était retirée.

Notre Saint était le petit fils du Pape Félix III, et le neveu de la vierge Tarsille qui mérita d'entendre à l'heure de sa mort, les concerts des anges, et de voir Jésus-Christ venir au devant de son âme bienheureuse.

Grégoire apprit avec facilité les lettres divines et humaines ; pendant la vie de son père, il prit part au gouvernement de l'État, mais il aspirait à se retirer dans la solitude et à mener une vie toute de prière.

Quand Gordien fut mort, Grégoire put enfin exécuter son vœu le plus cher. Il fonda d'abord six monastères en Sicile, et un autre à Rome, sous la règle de saint Benoît. C'est dans ce dernier qu'il prit l'habit religieux, à l'âge de trente et un ans, après avoir distribué aux pauvres ce qui lui restait de son patrimoine.

§2 — *L'écuelle d'argent et le mendiant.*

Grégoire n'avait conservé de tous ses biens qu'une écuelle d'argent, dans laquelle sa mère

lui envoyait chaque jour des légumes cuits à l'eau pour sa nourriture.

Or il arriva qu'un marchand vint trouver le Saint : il lui raconta qu'il avait fait naufrage et perdu toute sa fortune. Grégoire aussitôt donna ordre de lui compter six pièces de monnaie. Mais le pauvre mendiant fit observer que cela était bien peu de chose, vu sa détresse. Grégoire fit aussitôt doubler la somme.

Deux jours après, le même marchand se présenta de nouveau au Saint, le priant d'avoir pitié de son extrême pauvreté. Mais il ne restait plus d'argent au religieux. Toutefois ne voulant pas renvoyer le pauvre mendiant les mains vides, il lui donna son écuelle d'argent.

À la suite de cette action, il fit un grand nombre de miracles. Car le marchand naufragé était un ange envoyé du ciel pour éprouver la charité du Saint comme nous le verrons tout à l'heure.

§3 — *Son zèle pour la conversion des anglais.*

Passant un jour par un marché, saint Grégoire vit de jeunes enfants qu'on exposait en vente. Touché de leur beauté et de leur jeunesse, il s'informa s'ils étaient chrétiens.

Quand on lui eut répondu que non, il s'écria : « Hélas ! pourquoi faut-il que le démon possède de si beaux corps, et que la grâce de Dieu n'habite pas sous des fronts si gracieux ! Il demanda ensuite quelle était leur patrie : « Ce sont des Anglais, lui dit le marchand. — Dites plutôt des anges, répartit Grégoire, car leurs visages sont vraiment angéliques, et il faut qu'ils deviennent les concitoyens des anges. » Il voulut encore savoir le nom de leur roi : « Il s'appelle Aellé, répondit le marchand. — Qu'il soit le bien nommé, reprit encore Grégoire en jouant sur le nom ; car on chantera dans son pays l'*Ullala* à la louange du Créateur. »

Puis il alla demander au pape Benoît I^{er} la permission d'aller prêcher l'Évangile en Angleterre. Le Pape accéda à sa demande, mais à peine Grégoire fut-il sorti de la ville, que tous les Romains réclamèrent à grands cris son rappel, en disant : « Saint Père, vous avez gravement offensé saint Pierre ; vous

avez perdu Rome en permettant que Grégoire en sortit."

Benoît fut obligé de rappeler le Saint et de le faire revenir en son monastère.

§1. — *Saint Grégoire est élu Pape.*
— *La peste.*

Peu de temps après Grégoire fut nommé cardinal diacre et envoyé comme nonce à Constantinople.

Il accomplit sa mission avec succès, et revint à Rome où l'attendaient les honneurs les plus grands. En effet, le Pape étant venu à mourir, la voix unanime du peuple, du clergé et du Sénat, demanda que le diacre Grégoire lui succédât. Mais le Saint ne voulut pas accepter l'élection.

Sur ces entrefaites, la peste éclata. Saint Grégoire se dévoua pour soulager les infortunes et combattre le fléau, il prescrivit des processions expiatoires pendant trois jours consécutifs ; mais le premier jour, quatre-vingts personnes moururent en une heure avant d'arriver à Sainte-Marie-Majeure. Alors le Saint prit dans ses mains l'image miraculeuse de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, et nu pieds, les épaules couvertes d'un sac de pénitent, il traversa toute la ville pour se rendre à la Basilique de Saint Pierre. La foule éplorée le suivit.

En arrivant sur le pont qui faisait face au mausolée d'Adrien, on entendit dans les airs des chœurs angéliques, chantant ces paroles :

"*Regina celi Intare. Réjouissez-vous, ô Reine du ciel, Alleluia !* parce que celui que vous avez mérité de porter, *alleluia*, est ressuscité, comme il l'a prédit, *alleluia !*"

Pénétré d'allégresse et de reconnaissance, le peuple s'agenouilla, et Grégoire, les yeux fixés au ciel s'écria :

"*Ora pro nobis Domine, priez Dieu pour nous, alleluia !*"

En ce moment, un ange parut sur la cime du mausolée ; il tenait à la main un glaive qu'il rentra dans le fourreau. Dès lors la peste ne fit plus une seule victime.

II

§1. — *Saint Grégoire est sacré Pape.*

Cet événement miraculeux grandit beaucoup le prestige de saint Grégoire. Mais ce-

lui-ci, craignant de voir son élection ratifiée par l'empereur d'Orient, parvint à sortir de Rome sous un déguisement.

On s'aperçut bientôt de sa disparition, et ce fut un deuil public. Durant trois jours tous les habitants jeûnèrent et remplirent les églises pour obtenir de Dieu la grâce de retrouver leur pasteur bien-aimé.

Les lettres de ratification venaient précisément d'arriver de Constantinople. Le soir, toute la population se répandit dans la campagne, cherchant le fugitif. Celui-ci s'était caché dans une caverne. Mais Dieu le fit découvrir au moyen d'une colonne de lumière qui paraissait au-dessus de lui et l'accompagnait partout où il allait.

Saint Grégoire fut ramené en triomphe à la basilique vaticane, et le lendemain il fut couronné Pape, au milieu des larmes de joie des Romains.

§2. — *Il envoie des Missionnaires en Angleterre.*

Le saint Pape n'avait pas oublié sa chère Angleterre qu'autrefois il avait désiré d'évangéliser. Il envoya dans ce pays un religieux nommé Augustin, prieur du monastère de saint André de Rome, accompagné de quarante de ses frères.

Mais le démon prévit la perte qu'il allait faire. Il leur mit dans l'esprit des difficultés qui leur parurent insurmontables.

Ils s'arrêtèrent à moitié chemin et envoyèrent dire au saint pape qu'il leur était impossible d'aller plus loin.

Saint Grégoire, loin de condescendre à leur faiblesse, et d'écouter les raisons que la pusillanimité leur avait suggérées, leur écrivit une lettre où il leur représentait tortement la volonté du Seigneur et les encourageait à la persévérance.

Les religieux reprirent courage et abordèrent heureusement en Angleterre. Ils y furent très bien reçus, et firent connaître Jésus-Christ à Ethelbert, roi de Cantorbéry, et à une grande partie de ses sujets.

Dieu bénit tellement leur zèle, qu'ils demandèrent de nouveaux ouvriers évangéliques, afin de faire une moisson plus abondante.

Le Saint en ressentit une grande joie, et envoya d'autres missionnaires ; il nomma Au-

gustin archevêque de l'île, et ordonna douze évêques suffragants de Cantorbéry. Il recommanda surtout à ses moines la douceur en tout ce qu'ils faisaient pour la conversion des Anglais et mérita ainsi le titre glorieux d'apôtre de l'Angleterre.

§3. — Liturgie et plain-chant.

L'action incessante que le bienheureux Pontife exerçait sur les empires et les royaumes n'absorbait pas tout son temps ; il lui restait encore des loisirs pour réformer la liturgie, perfectionner le chant ecclésiastique et composer des ouvrages qui lui ont valu justement le titre de Docteur.

« Il porta, dit D. Guéranger, ses soins éclairés sur la liturgie de Rome, et par les perfectionnements qu'il y introduisit, prépara d'une manière sûre pour un temps plus ou moins éloigné, son introduction dans toutes les provinces de l'immense patriarcat d'Occident. »

Nous lui devons l'usage de chanter le *Kyrie eleison* pendant la messe et celui de dire l'*Alléluia* aux offices même en dehors du temps pascal. Il ne se borna pas à sanctifier les formules liturgiques et à les compléter ; il s'attacha aussi à donner aux cérémonies du culte une pompe extérieure qui les rendit plus efficaces encore pour l'instruction et l'édification du peuple.

Le *Sacramentaire* de saint Grégoire avait réglé l'ensemble de l'office divin et doté la liturgie de plusieurs admirables prières qui en font encore l'ornement ; mais là ne s'arrêta point l'œuvre du saint Pontife, il voulut ordonner avec les paroles le chant qui est destiné à en compléter la signification. Il considérait que la musique sacrée n'est pas seulement un accessoire appelé à relever la splendeur du culte ; mais qu'elle en fait partie intégrante ; qu'elle doit s'unir aux paroles pour constituer avec elles une expression plus complète et plus forte de la prière. D'autres Pontifes, comme saint Damase et saint Gélasse, animés des mêmes sentiments, avaient fait pour cette partie de la liturgie des travaux considérables ; saint Grégoire devait perfectionner leur œuvre. Il publia dans ce but son *Antiphonaire* où il a rassemblé les mélodies admirables composées par ses devanciers et que les Docteurs ne craignent pas de dire inspirées de Dieu ; lui-même en a ajouté un

grand nombre de manière à compléter le cycle liturgique, et il a livré ce travail à la tradition qui l'a longtemps gardé avec le respect dû à un pareil compositeur. Ce sont ces mélodies qui ont fait l'admiration du moyen-âge, et qui ravissaient plus tard nos grands maîtres de musique, tels que Palestrina, Balù et d'autres. Ce dernier déclare qu'elles sont inimitables et que le saint Pontife a dû être inspiré de Dieu dans leur composition.

Une vieille légende nous rapporte en effet que saint Grégoire eut un jour une vision. L'Eglise lui apparut sous la forme d'une vierge magnifiquement parée, qui écrivait des chants, et rassemblait en même temps une foule d'anges sous les plis de son manteau.

Sur ce manteau était représenté tout l'art musical avec toutes les formes des tons, des notes, des nuances, des mètres et des figures diverses, Grégoire pria Dieu de lui donner la faculté de se rappeler tout ce qu'il voyait ; et après son réveil une blanche colombe vint se poser sur son épaule et lui dicta à l'oreille les merveilleuses compositions dont le saint Pontife a enrichi l'Eglise.

Pour conserver le chant qu'il avait si bien organisé, le grand Pape établit à Rome, près de Saint Pierre, une école où les enfants destinés au chœur étaient soigneusement formés au chant sacré. Saint Grégoire présidait lui-même à leur éducation, et son zèle était si ardent que, même au milieu des grandes douleurs que lui faisait éprouver la goutte, il se faisait transporter près de ses jeunes élèves. Couché sur un lit il donnait sa leçon, et il tenait à la main une baguette pour reprendre ceux qui manquaient. C'est de cette école que sortirent plus tard les chantres qui, sous Charlemagne, vinrent enseigner aux clercs gaulois les célestes mélodies de saint Grégoire.

LII

§1. — Saint Grégoire docteur.

La science et les nombreux écrits de Grégoire, et son zèle ardent à défendre la doctrine catholique, justifient pleinement le titre de quatrième docteur de l'Eglise latine, universellement attribué au grand Pape.

N'étant encore que diacre, il combattit les erreurs du patriarche de Constantinople Euty-

chius, touchant la résurrection des corps. Il eut à ce sujet une conférence avec lui en présence de l'empereur, et celui-ci, convaincu par les arguments de Grégoire, condamna au feu un opuscule que le patriarche avait composé sur la matière controversée. Eutychius tomba malade à quelque temps de là. Sur son lit d'agonie il disait aux assistants, en leur montrant sa main amaigrie : " Je confesse que nous ressusciterons dans cette chair." Ce fut dans ces sentiments qu'il mourut, complètement revenu à la foi orthodoxe.

Devenu pape, saint Grégoire ramena de l'arianisme à la sainte doctrine une multitude de Lombards et de Wisigoths. Il rétablit la juridiction dans l'Eglise d'Afrique, et y porta le dernier coup aux donatistes. Il convertit les schismatiques de l'Istrie ; enfin, il ramena les arts et les sciences, et les tourna à la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Saint Grégoire prêchait lui-même à son peuple, et lorsque les maladies lui ôtaient cette consolation, il composait des sermons et des homélies, et les faisait prononcer en public par quelque autre. Enfin, il était si vigilant et si infatigable à s'acquitter de sa charge de bon pasteur, qu'il semble presque impossible qu'un seul homme ait pu faire tant de choses à la fois : procurer la paix par sa médiation, traiter avec Dieu par l'oraison et avec les hommes par la conversation, s'appliquer au gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise, prêcher si souvent, dicter des lettres si admirables à tant de personnes de diverses conditions, composer les beaux ouvrages qui nous restent de lui.

Pour suffire à tant de travaux, il fallait une activité prodigieuse et un courage surnaturel.

Parmi les ouvrages de ce saint Pontife, il faut surtout remarquer des commentaires sur le livre de Job, sur le Cantique des cantiques sur le prophète Ezéchiel et sur les Evangiles ; un Pastoral, adressé aux prêtres qui ont à diriger les âmes ; un Sacramentaire, et quatre livres de Dialogues, où le Saint rapporte les miracles arrivés de son temps.

§2. — Apparition de Jésus-Christ et d'un ange.

La charité de saint Grégoire pour les pauvres fut récompensée par plusieurs mira-

Un jour il voulut laver les pieds d'un pauvre pèlerin. Mais, pendant qu'il prenait l'aiguille et le bassin, le pauvre disparut, et la nuit suivante Notre-Seigneur apparut au Saint : " Vous me recevez ordinairement en mes membres, dit-il, mais hier c'est moi-même que vous avez reçu."

Une autre fois, il ordonna à son aumônier d'inviter douze pauvres à dîner. Or, il s'en trouva treize à table. Le saint Pontife demanda pourquoi on avait dépassé le nombre qu'il avait fixé.

L'aumônier tout confus regarde les pauvres et les comptant n'en trouve que douze : le Saint était seul à voir le treizième. Soupçonnant quelque mystère en cela, il considérait attentivement ses convives : or, il en remarqua un, qui paraissait tantôt sous la figure d'un jeune homme, tantôt sous celle d'un vieillard.

Quand le repas fut terminé, il permit aux douze autres de partir et prenant le treizième par la main, il le conduisit dans sa chambre. Là, il le supplia de lui dire qui il était : " Pourquoi, répondit le mystérieux personnage, voulez-vous savoir mon nom, qui est admirable ? Rappelez-vous ce marchand infortuné à qui vous fîtes autrefois donner douze écus et l'écuelle d'argent que vous possédiez. Croyez bien que c'est pour cette bonne œuvre que Dieu a voulu que vous fussiez successeur de saint Pierre, dont vous êtes le fidèle imitateur, par votre charité à l'égard des pauvres."

— Comment savez-vous cela, dit saint Grégoire ?

— Parce que je suis l'ange même que Dieu avait envoyé pour vous éprouver. Mais ne craignez point, je veille sur vous et Dieu m'a envoyé pour vous protéger jusqu'à la fin et vous accorder tout ce que vous demanderez.

Et la vision disparut, laissant le Saint pénétré d'un profond respect et d'une grande reconnaissance.

§3. — Jésus-Christ visible dans l'Eucharistie.

Un jour saint Grégoire célébrait la messe dans l'église de Saint-Pierre : il distribuait la communion aux assistants, lorsqu'une femme s'approcha pour communier avec les autres. Mais lorsque saint Grégoire proféra ces paro-

les : "Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle," cette femme se mit à rire avec un air d'incrédulité.

Grégoire lui retira le pain eucharistique et le remit au diacre pour le reporter sur l'autel et l'y garder jusqu'à ce que la communion des fidèles fut achevée.

Après quoi le Pontife s'adressant à cette femme : "Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-il, pourquoi avez-vous ri lorsque vous étiez sur le point de communier?"

Elle répondit que c'était parce que le pain eucharistique qui lui était présenté, était celui qu'elle avait pétri elle-même et apporté à l'oblation.

Le saint Pontife, se tournant alors vers le peuple, lui demanda d'unir ses prières à celles du clergé pour conjurer le Seigneur de dissiper l'incrédulité de cette femme, puis il revint à l'autel.

En ce moment l'hostie se transfigura, tous les assistants purent contempler le corps radieux de Jésus-Christ ; et la femme revint de son incrédulité, à la vue de ce prodige.

Puis le Saint ayant fait une seconde prière, l'hostie reprit la forme du pain.

Les ambassadeurs confus à la vue de ce miracle, reprirent le linge avec la boîte et s'en allèrent bien contents en leur pays.

§4.— *Comment Dieu sauva saint Grégoire d'un accident.*

La fermeté de saint Grégoire à défendre la pureté des mœurs mit souvent sa vie en danger.

Un jour il excommunia un chevalier romain qui étant tombé en adultère, avait répudié sa femme légitime.

Ce misérable, voulant se venger, eut recours aux magiciens. Ceux-ci lui promirent qu'un jour que le Saint irait par la ville, ils feraient entrer un esprit malin dans le corps de son cheval, afin que celui-ci l'ayant jeté par terre lui marchât sur le corps et le fit périr.

Ce détestable dessein fut exécuté comme il avait été projeté. Un démon se saisit du cheval, et lui fit faire des bonds si étranges qu'il ne put être arrêté par aucune des personnes qui étaient auprès du saint pontife.

Mais Grégoire, découvrant par une inspiration divine, d'où venait le mal, fit le signe de la croix et chassa le démon du corps de son cheval.

Les magiciens en punition de leur malice, perdirent la vue corporelle ; mais cet accident leur ouvrit les yeux de l'âme, et, leur faisant connaître la grandeur de leur crime, ils renoncèrent à tout commerce avec le démon et demandèrent le baptême.

Le saint pontife leur donna, sans néanmoins leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne retournassent à leur maléfices et à la lecture des livres d'enchantement et de magie ; aimant mieux les faire entretenir aux dépens de l'Eglise que de leur donner un sujet de se perdre.

IV

Dernière année et mort de saint Grégoire.

Il se montra, à la fin de ses jours et dans sa vieillesse, ce qu'il avait été le reste de sa vie, plein de zèle dans l'exercice du ministère pontifical et rempli de charité envers les pauvres.

Ayant un jour appris qu'on avait trouvé un malheureux mort de misère dans un village écarté de Rome, il en ressentit une douleur très grande et crignant que cet homme ne fût mort de faim, tandis que lui pouvait le soulager, il s'abstint pendant plusieurs jours de dire la messe.

Durant les dernières années de sa vie, Grégoire fut accablé de souffrances corporelles ; les mortifications qu'il s'imposait encore l'avaient exténué.

Rien n'était capable de le consoler que le désir et l'espérance d'entrer bientôt dans une vie meilleure.

Notre-Seigneur, après avoir purifié le saint Pontife par tant d'angoisses et d'afflictions, accomplit enfin les désirs de son serviteur et le délivra de la prison du corps, pour lui donner la couronne de gloire, qu'il avait si bien méritée par ses vertus héroïques. Saint Grégoire mourut le 12 mars l'an 604, après avoir siégé sur la Chaire de Saint-Pierre treize ans six mois et neuf jours.

Collaboration.

(Pour la *Livre d'Or*)

LA GASPESIE.

J'ai vu,
Je me souviens,
Je raconte !

Vicomte WALSH.

(Suite.)

Quelques-uns, mesurant à leur aune, ont pu dire : " Ce sont des hommes vaniteux ; leur mobile est peut-être celui de la renommée. " On ne s'est pas trompé : ces missionnaires, en effet, sont très vaniteux ; mais leur vanité est de ne pas paraître vains, travaillant comme ils le font sous le regard seul de Dieu, dans le silence, dans l'isolement, loin du bruit et seulement pour la gloire du Maître. Doués de hautes facultés, ils cherchent toujours et sans cesse les moyens de les employer au service des autres ; ils ont des idées élevées sur la plupart des sujets, et ils ont la vanité de croire qu'ils pourront atteindre l'idéal qu'ils ont choisi comme type : le renoncement aux biens de la terre. Ils sont intrépides dans le combat de tous les jours, contre la faim, la chaleur accablante, le froid rigoureux, la fatigue des longues marches forcées, soit à la raquette ou autrement ; et cette intrépidité, ils la trouvent, en partie, dans le vrai courage qui les anime, et, en partie aussi, dans ce noble sentiment du devoir qui les rend trop orgueilleux pour fuir ; mais, en somme, héroïques par tempérament et grâce à un singulier mélange d'orgueil, de force et de vertu chrétienne, ils accomplissent des actes réellement sublimes. Ce sont presque toujours ce que l'on peut appeler des hommes remarquables, car leur vie laborieuse et leur influence légitime attirent l'attention par leur grandeur, et, souvent, quelque chose dans la simplicité de l'aspect de ces pauvres curés-voyageurs les distingue de la moyenne, à première vue.

Telle est et telle fut, en quelques mots, la vanité des missionnaires de notre continent il y a bientôt trois siècles ; et ceux d'aujourd'hui, s'inspirant aux mêmes sources que leur prédécesseurs, n'ont point dégénéré.

Revenons, maintenant, à Percé, le chef-lieu du comté de Gaspé.

Je reproduis ici la description que je faisais de ce lieu enchanté, en 1858 et en 1859. Ces écrits, publiés d'abord sur le *Courrier du Canada*, furent copiés par plusieurs autres journaux du Canada, des États-Unis et de Paris.

Le rocher percé.

Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Rocher Percé et qui en a été ainsi séparé par quelque érosion lente ou spontanée que je ne me charge pas d'expliquer.

La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds ; sa largeur de 1 arpent, et sa longueur de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et, en certains endroits, ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre, de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse ; mais, vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc visiblement de veines blanches qui divisent la masse en plusieurs pièces, semblant être autant de fragments réunis.

Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré long régulier ; mais examinée de près et en détail, vous découvrez, de chaque côté, beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, vous jetez la vue au-dessus de vous, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atome à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à notre esprit et l'on est comme forcé de s'écrier : " Dieu seul est grand et tout-puissant dans ses œuvres ! "

Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la Nature a percé à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense ouverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

Cette ouverture mesure plus de 60 pieds de haut sur 80 de large, et elle a la forme d'une arche parfaite. A mer basse, on passe à pied sec sous cette voûte ; à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toute voile. L'air n'y respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette guenle béante, qui aurait fourni une belle description à.....pour son entrée aux enfers, ou son.....

Le sol, dans cette grotte, est jonché de coquilles bivalves, d'os de poissons, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales, espèce de guano, des oiseaux qui habitent le sommet du rocher. Sauf quelques incrustations et saillies assez rare, la face intérieure de cet antre est parfaitement unie.

Il y avait autrefois une autre ouverture située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de vous dépeindre. Elle s'est effondrée, il y a déjà plusieurs années, avec un fracas épouvantable et sans cause, heureusement, aucune perte de vie.

L'ascension du Percé est très difficile, pour ne pas dire impossible. Il n'y a que la partie du nord-ouest qui offre quelque chance à l'escalade et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de corde, on ont pu, sur la cime, contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroule de là à la vue ; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité : à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre, que le pied lui manqua ; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillie en saillie et alla tomber en lambeaux sur l'eau.

En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet du Percé. Ces oiseaux, qui arrivent ici au commencement d'avril, sont des goélands, espèce de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs œufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits,

qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse : il y en a tellement que, bien souvent, on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement de 4 à 8 heures de l'après-midi que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant ! Les embarcations, ordinairement montées par trois hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens : les uns abattent leur proie à coups de rame, et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol sur ceux des jeunes oiseaux qui peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs et remplissent l'air de leurs cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations résonnent sous les flancs du Percé, fait lever une nuée de goélands et de cormorans qui, tous ensemble, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 et 40 pièces de gibier par canot et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un mets exquis et très recherché.

Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la brume permet à peine d'y voir à un demi-arpent devant soi. Les cris continus de ces palmipèdes, en temps d'orage, et que l'on entend de fort loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents et contre lesquels ils seraient venus probablement se briser sans cela.

Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen, d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle voulu que ces oiseaux vinsent là, tous les ans, non-seulement pour lui servir de mets délicieux, mais encore pour lui éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard ? Qui ne voudrait reconnaître là la Providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays ?

A. BÉCHARD.

(A Continuer.)

(Pour la *Leçon d'Or.*)

DISCOURS

SUR LE

SACERDOCE,PRONONCÉ LORS D'UNE GRANDE DISCUSSION
AU COLLÈGE STE. THÉRÈSE.

Après les magnifiques discours que mes honorables confrères viennent de dérouler à vos yeux, dans lesquels ils ont élevé si haut les avantages de certaines professions ; je garderais volontiers le silence, si je ne voyais dans le sujet dont je me suis proposé de vous entretenir un instant, quelque chose de plus grand encore. Mais dans l'impossibilité où je suis de tout décrire et de juger laquelle mérite la priorité parmi un si grand nombre d'œuvres charitables, je recueille presque au hasard celles que je vais vous citer.

I

S'il est vrai, comme nous devons le croire, Messieurs, que l'antiquité respire sur tout ce qui en émane un air de grandeur et d'intérêt, il faut convenir que la vie religieuse a quelque droit à notre admiration. Né avec le monde, le Sacerdoce n'a cessé dans tous les temps de lui prodiguer ses secours et de lui distribuer ses trésors. Par un héritage admirable nous le voyons descendre à travers les Prophètes jusqu'à Jésus-Christ, puis, marchant d'enchantement en enchantement nous arrivons aux âges modernes où il se montre de plus en plus florissant. Voyons en quelques mots, Messieurs, les services que les ordres religieux ont rendus à la société. Remontons aux premiers siècles de l'Église : Que voyons-nous ? une foule de prêtres s'ensevelissant dans la solitude et se livrant avec un dévouement digne de la plus grande admiration à l'étude des sciences et des arts. Les Césars leur refusent en quelque sorte la lumière du jour : vont-ils abandonner leurs travaux ? Non, Messieurs, rien ne les peut arrêter. Le zèle de la gloire de Dieu qui les

dévoré ; le bien-être de l'humanité leur fait surmonter tout obstacle. En effet, bientôt de nombreux collèges, de savantes universités s'ouvrent de toutes parts, et procurent à la jeunesse le privilège inestimable de se livrer à toutes les sciences. Bientôt nous voyons la société se réformer, et une langue pure succéder aux Idiomes presque intelligibles du moyen-âge. L'imagination se perd, Messieurs, lorsqu'elle cherche à embrasser les travaux incroyables que s'imposèrent les religieux pour le progrès des sciences et des arts : aussi quelle gloire pour le sacerdoce qu'un pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui s'élevant des ruines de la Grèce, emprunta ses clartés du siècle d'Alexandre pour les réfléchir sur le siècle de Louis XIV. Rome chrétienne était comme un grand port qui recevait tous les débris des naufrages des arts. C'est dans la ville éternelle que les savants de la Grèce trouvèrent un asile sûr après la chute de leur malheureuse patrie. C'est là que les papes, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvraient du manteau de la religion : et en effet qui n'admira la pieuse industrie de ce pontife, qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris des palais d'Adrien ! A qui devons nous encore les découvertes qui changèrent le système du monde civilisé ? N'est-ce pas au sacerdoce ? Dans tous les temps, Messieurs, le clergé a formé un ordre qui s'est montré supérieur à son siècle. Il possédait des idées de législation, de droit public ; il connaissait les beaux-arts, les sciences et la politesse ; et lorsque tout était plongé dans les ténèbres de l'ignorance, il ne se réservait pas exclusivement ces lumières, mais il les répandait sur tout ; partout il enseignait et arrachait au peuple ses coutumes grossières et féroces. Et que de savants ont illustré les cloîtres, ajouté de la considération aux chaires éminentes de l'Église !

II

Que d'écrivains célèbres ! Que d'hommes de lettres distingués : Que de mathématiciens, de naturalistes, de chimistes, d'astronomes ! et que d'orateurs fameux ; en effet, nommer les Mazarin, les Fleury, les Bossuet et les Bourdaloue, n'est-ce pas rappeler à la fois les

plus grands ministres et les plus grands génies de l'Europe ! Ainsi, depuis plus de 18 siècles l'Église protège les sciences et les arts, et à aucune époque son courage ne s'est ralenti. Je ne parlerai pas des belles découvertes qui changèrent le système du monde civilisé, elles sont trop connues et tout le monde sait d'ailleurs que c'est au clergé que nous les devons. Et que ne sait-on pas sur ces magnifiques établissements où le malade trouve un père pour soulager sa douleur, le pauvre un frère pour le secourir, et l'enfant une mère pour le consoler. A qui l'Italie, l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, l'Amérique et l'Asie, doivent-elles la gloire de posséder ces hôpitaux sans nombre dont elles se vantent aujourd'hui avec tant d'orgueil ! Il n'y a que le sacerdoce capable d'enfanter de si grands bienfaits. Quelle reconnaissance ne méritent point des œuvres aussi admirables. Les évêques, comme on a osé le prétendre, ne se contentaient pas d'administrer les sacrements, d'enseigner la morale et d'ordonner les prêtres ; non, ils faisaient plus, et si nous ouvrons l'histoire, nous les voyons prenant en main la cause du pauvre, le déliant du serment de fidélité lorsqu'ils n'avaient pas d'autres moyens de le soustraire à la tyrannie, et détournant du sein de la patrie les horreurs de la guerre. C'est ainsi que nous voyons l'évêque de Paris s'avancer, au grand étonnement de la multitude, à la rencontre des Normands, et délivrer par son grand courage non seulement la capitale de la France, mais la France elle-même. Voilà, Messieurs, des faits dont l'histoire nous offre la garantie. Voyons, maintenant, ce que la raison peut fournir à l'appui de ma thèse.

III

Qu'est-ce que le prêtre ? — Le prêtre c'est le lien qui rattache le ciel à la terre ; c'est l'âme de la société parce qu'il est le dépositaire de sa conscience.

Le prêtre, c'est l'ami de tous. Il prend l'enfant au berceau, le conduit comme par la main dans les différentes phases de son existence, et ne le quitte qu'à sa dernière heure. Voyez-le, au confessionnal, où il donnera à cette âme troublée une paix qu'elle cherchait en vain au milieu des faux plaisirs du monde,

Admirez-le au chevet des malades, où il versera dans le cœur attristé du moribond ces paroles de consolation qui soulageront son âme.

Le prêtre est le conseiller de tous. Ses avis sont reçus avec respect. Aussi, ceux qui le connaissent et qui sont à même d'apprécier son dévouement, ne peuvent s'empêcher de l'aimer et de l'estimer. O sacerdoce de Jésus-Christ ! Comme tes fonctions sont saintes ! Comme tes dignités sont augustes ! Comme tes œuvres sont admirables !.....

J. ULB. BRULÉ, Ptre.

Sault au Rocelle, /
10 février 1889. /

(Pour la *Lyre d'Or.*)

Dieu a tout fait

Pour l'homme dont la vie passe si vite.

Réminiscences du Passé.

Le doux printemps accompagné de la rose, son fidèle interprète, répandant avec une tendre prodigalité le baume enchanteur de ses parfums délicieux.....

La brillante verdure couvrant le sol de son tapis éblouissant.....

Les nuages errant dans l'immensité des cieux, distribuant avec une orgueilleuse profusion, leurs ondées bienfaites.....

Le crépuscule si beau de l'aube matinale.....

L'aurore pourprée versant la joie à flots d'or dans le cœur, hélas ! si peu reconnaissant de l'homme mille et mille fois heureux...

L'astre brillant des cieux le saluant de sa tête radieuse.....

Le zéphir caressant, agitant de ses tièdes haleines la rose naissante.....

Puis le roncolement monotone de la timide colombe : le léger frémissement de la faible branche qui la soutient ; l'harmonieuse mélodie du rossignol si petit ; l'abeille fugitive se

plongeant en murmurant dans le calice odoriférant des fleurs, l'ornement du vallon.....

L'agréable murmure de la source voisine, roulant avec lenteur ses belles eaux de cristal.....

En un mot, toute la pompeuse magnificence, dont l'auguste majesté du Roi des Rois s'est plu à enrichir notre frêle existence, verra bientôt finir notre courte vie. Et ce bosquet si beau, vrai paradis terrestre, ne le verra plus foulant d'un pas joueur le gazon riant qui l'environne. Bientôt de longues années écoulées sur la froide dépouille, effaceront jusqu'au souvenir de sa trop courte existence. Et cette nature si belle, multipliera tous les jours ses beautés et ses charmes ravissants : et alors que sera-t-il ? une poussière impuissante que dispersera le moindre vent.

Le monde est un ami perfide, un compagnon infidèle ; évitons avec soin ses caresses trompeuses. Homme vain, songe, songe que tu ne peux faire un pas sans fouler aux pieds la poussière de ceux qui t'ont précédé ; jette un regard pensif et silencieux sur la tombe qui s'entrouvre déjà pour te recevoir. O vanité des choses humaines ! O inconstance des amitiés d'ici-bas ! O beauté de l'amitié de Dieu !!!

J. URBALD BRULÉ, Ptre.

Sault au Récollet,
10 février, 1889.

Grande Démonstration Nationale

DE

24 Juin 1889, à Québec.

MANIFESTE

DE LA

Société St. Jean-Baptiste.

Depuis le 24 juin 1880, la société St. Jean Baptiste de Québec n'a pu enregistrer dans ses annales aucune de ces grandes célébrations qui font époque, et ravivent dans les cœurs l'enthousiasme national.

Après huit années d'intervalle, le comité de régie de la société St. Jean Baptiste de

Québec croit devoir saisir la magnifique occasion qui lui est offerte d'organiser une célébration mémorable, une de ces glorieuses fêtes de la patrie, qui laissent après elles des souvenirs vivaces et d'ineffaçables émotions.

En 1885, notre société célébrait, avec un éclat dont Québec a gardé la mémoire, les exploits et la vertu guerrière des héros tombés au champ d'honneur dans la dernière journée militaire de la Nouvelle-France. C'était la pose de la première pierre du monument des Braves à Sainte-Foye. Cette suprême victoire avait été comme le tombeau de la France américaine, mais un tombeau glorieux d'où notre nationalité était sortie, au jour fixé par la Providence, pleine d'une vitalité et d'une jeunesse nouvelles.

Aujourd'hui, c'est le berceau du Canada français que la société St. Jean Baptiste de Québec est appelé à consacrer par une fête d'inauguration et de commémoration. Près de l'antique Stadaconé, au confluent de la rivière St. Charles, la Cabir-Coulbat des aborigènes, et du ruisseau Lairet, s'élève un petit promontoire bien humble au milieu de la grandiose nature qui l'entoure, mais fameux dans notre histoire. C'est là que Jacques Cartier abrita ses neis aventureuses lorsque, poussé par le génie de la France et du Christianisme, il vint aborder les rives canadiennes et braver pour la première fois les rigueurs inconnues de nos âpres climats. C'est là que le Malouin vaillant, notre premier ancêtre historique, jeta en terre la croix conquérante et civilisatrice. C'est là que des enfants de la fidèle et catholique Bretagne *hivernèrent*, il y a plus de trois siècles, parmi ces neiges et ces glaces, uniquement foulées jusqu'alors par le pas léger des naturels. C'est là, enfin, notre berceau, le berceau de notre race en Amérique, enfoui encore, après Cartier, dans soixante-douze ans d'oubli, mais retrouvé par Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, comme l'intrépide capitaine de la *Grande Hermine* en avait été le découvreur.

En ce lieu mémorable s'élève aujourd'hui, grâce à l'initiative du comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec, une croix, *fac simile* de celle que Jacques-Cartier y planta le 3 mai 1536. En face de cette croix on pourra admirer, au mois de juin pro-

chain, un monument en grant des Laurentides, érigé par les soins du même comité, et qui gardera pour les générations à venir, avec la mémoire immortelle du découvreur, le souvenir sacré des apôtres du Canada qui y fixèrent leur première résidence, en 1625.

Invitée à inaugurer, le 24 juin prochain, ce monument national par la célébration d'une messe solennelle, la société St Jean Baptiste de Québec aurait cru manquer à ses traditions en déclinant cet honneur. Son Eminence le cardinal archevêque de Québec a béni le projet, et maintenant nous faisons appel au public canadien, à toutes nos sociétés nationales, à tous les rangs et à toutes les classes, pour qu'ils nous aident à en assurer le succès, en faisant de cette célébration extraordinaire une fête grandiose entre toutes.

Que les bonnes volontés s'unissent donc dans un commun effort, que chacun mette la main à l'œuvre et, le 24 juin prochain, la vallée, de la rivière St Charles verra un admirable spectacle, qui commandera le respect des nationalités étrangères, et dont nous pourrions consigner le souvenirs dans nos annales avec un légitime orgueil.

Là toutes les forces vives de la patrie se trouveront réunies dans un magnifique déploiement de pompe religieuse, civile et militaire. Un prince de l'Église catholique, le premier cardinal canadien, célébrera les saints mystères sur cette plage où, il y a trois cent cinquante trois ans, Dom Guillaume Le Breton et Dom Antoine les célébraient pour une poignée de matelots français perdus au milieu de peuplades infidèles. L'éloquence chrétienne fera entendre ses accents auxquels répondra le généreux écho de l'éloquence patriotique. Un chœur puissant fera monter jusqu'au ciel le chant de la foi catholique, et la voix sonore du canon, dominant la vaste rumeur de la multitude, proclamera à sa manière la grandeur de la patrie. Et puis, qui sait, des marins français évoquant le souvenir de notre France tant aimée, viendront peut-être en ce jour de réminiscences nationales, rendre un touchant hommage au fils glorieux de St-Malo, à Jacques Cartier, capitaine général au service de François Ier, par la grâce de Dieu roi de France.

Ce sera là un grand jour. Ce pèlerinage

trionphal au berceau de notre patrie, sera féconcl en douces émotions et en salutaires enseignements. Nous y puiserons tous ensemble un plus ardent amour pour notre cher pays, une plus vive intelligence de son rôle et de sa mission, une détermination plus ferme de mettre en commun nos efforts pour assurer son progrès et sa grandeur.

Enfin, et c'est là une considération bien propre à stimuler notre ardeur, une grande idée pratique naîtra, espérons-le, de cette solennité nationale. L'inauguration du monument Cartier-Brebeuf devra donner l'élan à d'autres manifestations de la gratitude et de l'admiration publique envers nos héros et nos grands hommes. Nos historiens ont écrit l'histoire canadienne en des pages immortelles. Il nous reste à l'écrire sur le marbre et l'airain. Champlain, Maisonneuve, Laval, Montcalm et tant d'autres, n'ont pas encore leur statue sur nos places publiques. Faisons du 24 juin prochain le point de départ d'un généreux mouvement pour la glorification de nos hommes illustres, et nous aurons bien mérité de la patrie.

Nous appelons donc encore une fois le concours de toutes les bonnes volontés, et, si nous l'obtenons, nous pouvons assurer d'avance que le 24 juin 1889 marquera une date mémorable dans l'histoire de nos célébrations nationales.

Maximes et Pensées.

Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que la colère.

La probité est la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On ne peut vivre longtemps ensemble sans se ressembler. Tout contact est un échange.

La conscience est comme une glace qui se ternit un peu chaque jour. Il faut l'essuyer souvent sous peine de ne plus s'y voir.

Missions Catholiques.

QUELQUES NOTES

SUR

L'ŒUVRE

DE LA

Propagation de la Foi.

DISTRIBUTION

DES

Catholiques

SUR

LA TERRE.

(Suite.)

ASIE.

I. — MISSION DE LA TURQUIE D'ASIE.

En 1878, on estimait à 150,000 âmes le nombre des arméniens catholiques du vicariat patriarcal de Constantinople.

En 1879, le vicariat apostolique d'Alep possédait 347,000 catholiques latins ou de rites orientaux.

Le patriarcat de Jérusalem, qui embrasse toute la Palestine, compte 13,000 catholiques latins, 5,000 catholiques grecs melchites et 5,000 catholiques maronites.

La préfecture apostolique des Capucins de Mardin avait, en 1867, 8,000 catholiques de différents rites; celle des Carmes de Bagdad, en 1879, était de 3,150; et celle des Dominicains de Mossoul 25,000.

D'après ces données, le chiffre total des catholiques de la Turquie d'Asie dépasse le chiffre de 556,000.

II. — MISSIONS DES INDES ORIENTALES.

D'après le *Madras Directory* de 1885 (p. 208), les Indes orientales (non compris le Tong-King, ni la Cochinchine qui sont pla-

cés parmi les missions de Chine; non compris non plus les Indes orientales néerlandaises et portugaises) possédaient 1 million 198,569 catholiques (1) vivant sous la juridiction des vicariats et préfectures apostoliques, et 208,404 (2) catholiques dépendant de l'archevêque de Goa. Ajoutez à ces chiffres les catholiques des Indes portugaises (Iles de Goa, Bardes, Salsette, Daman et Dia) dont le *Madras Directory* de 1885 (p. 194) évalue le total à 252,477, et vous aurez 1,659,450 catholiques pour les Indes orientales (à l'exclusion toujours du Tong-King, de la Cochinchine et des Indes néerlandaises.)

Le *Diplomatisches Jahrbuch* de Justus Perthes (1885, p. 743) donne, sur la foi du recensement de 1881 dans les Indes orientales anglaises, pour la population chrétienne, le chiffre de 1,862,434, et attribue à l'Eglise romaine 963,968 néophytes, c'est-à-dire un peu plus de la moitié du total de la population chrétienne; le reste s'éparpille entre diverses sectes protestantes. Mais il faut remarquer que, dans ce recensement, ne sont pas compris les catholiques des Indes portugaises et françaises, ni ceux de Siam et de la Birmanie. Or les catholiques de Goa et de ses dépendances s'élèvent, d'après le recensement de 1881, à 252,477; ceux de Pondichéry et de ses dépendances dépassent, d'après le *Madras Directory* de 1885, le chiffre de 36,000.

Nous adoptons les totaux rectifiés du *Madras Directory*; nous pourrions cependant, d'après des données très récentes, fournir des chiffres plus favorables encore.

III. — MISSIONS DE L'EMPIRE CHINOIS.

D'après le *Madras Directory* de 1885 (p. 207), les missions chinoises (y compris

(1) Le *Madras Directory* (1885, p. 208) donne, pour la population catholique totale des missions de l'Inde, de l'Inde-Chine et pour la population catholique placée sous la juridiction des vicaires et préfets apostoliques, le chiffre de 1,289,000. Or, en additionnant les totaux patriarcaux qui expriment la population catholique de chaque vicariat ou préfecture, nous ne trouvons que 1,183,569 pour total. Comme ces totaux patriarcaux concordent parfaitement avec des indications puisées à d'autres sources, il est évident que la différence ci-dessus constatée provient d'une erreur d'addition. Nous adoptons donc le chiffre de 1,183,569 catholiques au lieu de 1,289,000.

(2) Comme observation pour ce total. Le total du *Madras Directory* (p. 208) (125,315) ne concerne pas avec le détail des sommes contenues dans la colonne de la population catholique dépendant de l'archevêque de Goa.

le Cambodge, le Laos, la Cochinchine, le Tong-King, la Corée et le Japon) comptaient **1.115,661** catholiques.

D'après le *Diplomatisches Jahrbuch* de 1883 (p. 594), l'Église catholique en Chine se composait, en 1881, de 1 million 094,000 membres.

IV. — ILES PHILIPPINES.

Cet archipel, découvert par les Espagnols en 1521, reçut en 1555 ses premiers missionnaires augustins et en 1577 ses premiers franciscains. Quelques années plus tard, les Dominicains y fondèrent leur célèbre province du St-Rosaire, d'où rayonna vers la Chine et les Indes la divine lumière de la foi. Enfin les Jésuites y établirent en 1594 une province de leur Ordre.

En 1570, Manille eut son premier évêque et en 1645 une Université dominicaine. L'érection des diocèses de Nouvelle Ségovie, de Nouvelle Carceres et de Zebu (St. Nom de Jésus) date de 1595. Manille devint archevêché en 1605. A ses trois diocèses suffragants que nous venons de nommer, s'ajouta en 1867 celui de Jaro ou Ste. Elisabeth.

Depuis 1859, les Pères Jésuites ont pu reprendre, après une interruption de près d'un siècle, leur apostolat aux Philippines.

Depuis 1862 il y a aussi aux Philippines des Lazaristes qui dirigent les séminaires de Manille, de Nouvelle Carceres, de Zebu et de Jaro.

La statistique de la Mission des RR. PP. Jésuites aux Philippines, en 1881, comprend 9 résidences, dont la Maison centrale est à Manille. Cette résidence dirige l'Athénée municipale et une école normale d'instituteurs, comprenant 25 paroisses ou Missions, lesquelles renferment une population d'environ 100,000 âmes.

La statistique de la mission des Augustins Déchaussés, et 1879, comprenait : l'archidiocèse de Manille et les diocèses de Zebu et de Jaro, formant 20 paroisses ou missions, donnant une population totale de 1,010,753 habitants, desservis par 170 missionnaires. Environ 50,000 personnes avait reçu le baptême.

Dans la Mission des Lazaristes aux Philippines, en 1881, on comptait 32 missionnaires

professeurs dans les Séminaires des quatre diocèses qui suivent, savoir :

	Prêtres.	Frères.
Au Séminaire de Manille.....	6	4
“ de N. Carceres.....	4	2
“ de Zebu.....	6	2
“ de Jaro.....	6	2
En tout.....	22	10

Quoique les Philippines n'appartiennent plus à la Propagande, elles forment cependant, comme par exemple à Mindano, de véritables missions.

Le tableau suivant offre la population de chacun des diocèses qui se partagent l'archipel.

Circcriptions ecclésiastiques.	Population.	Catholiques.
Archidiocèse de Manille.....	1,873,542	1,707,000
Diocèse de Nouvelle Ségovie.....	965,076	965,000
“ “ “ -Carceres.....	580,705	570,000
“ “ Zebu.....	1,314,970	1,238,000
“ “ Jaro.....	1,040,054	1,022,000
Total....	5,774,347	5,502,000

V. — INDES ORIENTALES ET AUTRES CONTRÉES DE L'ASIE NON ENCORE MENTIONNÉES.

Le vicariat apostolique de Batavia, qui embrasse toutes les Indes orientales hollandaises, comptait, en 1879, 32,286 catholiques.

Les données manquent sur la préfecture apostolique de Labouan et le reste de l'île Bornéo.

Le diocèse de Macao a plus de 300,000 catholiques.

La Perse en compte environ 17,000.

En 1875, la Sibérie possédait 24,316 catholiques; l'Asie centrale russe 1,396; et le Caucase 25,915.

(Calculés de St. Pétersbourg pour l'année 1876.)

Donc, pour tous ces pays, un total de **400,915** catholiques.

Voici, groupés ensemble, les chiffres exprimant la population catholique dans les diverses contrées de l'Asie.

Pays.	Catholiques.
1. Missions de la Turquie d'Asie.....	556,000
2. Missions des Indes orientales.....	1,659,450
3. Missions de l'empire chinois.....	1,115,661
4. Iles Philippines.....	5,502,000
5. Indes néerlandaises et autres pays de l'Asie.....	400,915
Total :	9,234,026

(A continuer.)

Collaborateurs de la LYRE D'OR.

Amiot, (Guillaume) *Quebec.*
 Aubé, (Ed.) Journaliste, *Ottawa.*
 Béchard, (A.) *Ottawa.*
 Brulé, (Rév. J. U.) *Sault-au-Roulet.*
 Bruyère, (B. de la) *St. Hyacinthe.*
 Caouette, (J. B.) *Quebec.*
 Champagne, (Nép.) *Ottawa.*
 Charland, (J. Hermas) *Montréal.*
 Comeau, (Dr. F.X.) *Petit Rocher, N.B.*
 Cotrel, (Dr. Elph. A. de) *St. Castor.*
 Cullen, (A.-J.) *Digby, N. E.*
 De Celles, (A. L.) *Ottawa.*
 De Montigny, (B. A. T.) Chevalier de
 Pie IX., *St. Jérôme.*

Desaulniers, (F. L.) *Témoucouiche.*
 Dick, (Dr. Eugène) *St. Agathe.*
 Diolme, (Dr. N. E.) *Quebec.*
 Drapeau, (Stanislas) *Ottawa.*
 Ducharme, (Chas. M.) *Montréal.*
 Duval-Thibault (Mme. Anna) *Full River.*
 Faucher, (de St. Maurice) *Quebec.*
 Garneau, (A.) *Ottawa.*
 Gauthier, (Chas. A.) *St. F. etc.*
 Gélinas, (Sévère) *Ottawa.*
 Gladu, (R. P.) Oblat, *Quebec.*
 Heuyer, (Eugène) *St. Raphaël.*
 Legendre, (Napoléon) *Quebec.*
 Le May, (L. Pamphile) *Quebec.*

Le Vasseur, (N.) *Quebec.*
 Lussignan, (A.) *Ottawa.*
 Montpetit, (J. N.) *Ottawa.*
 Poirier, (Hon. P.) *Shediac, N. B.*
 Renault, (Eugène) *Montbagny.*
 Renault, (Raoul) *Lowell, E. U.*
 Ronillard, (Eugène) *Quebec.*
 Roy, (Elzbert) *Ottawa.*
 Smith, (Chevalier Gustave) *Ottawa.*
 Sulte, (Benjamin) *Ottawa.*
 Sylvaïn, (L. P.) *Ottawa.*
 Taché, (Louis H.) *Ottawa.*
 Thibault, (Charles) *Ottawa.*

La Lyre d'Or,

accessible à toutes les bourses par son bon marché, paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 48 pages, double colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

DE

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires,

formant à la fin de l'année un superbe volume de 576 pages, se composant, entr'autres matières, des travaux qui suivent:

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada que de l'étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir: *Philosophie, Eloquence, Discours, Critiques, Bibliographies, Voyages, Légendes et Œuvres d'Imagination.*

Religion.—Extraits d'ouvrages où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc. — RAPPORTS ET LETTRES émissives sur les Missions du Canada et des pays étrangers. — EXPOSE ET RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque fascicule mensuel.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays. Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé. Études des mœurs et des monuments, etc.

Biographie.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'étranger.

Archéologie.—Rapports, Inscriptions, Monuments, etc., tant du Canada que d'ailleurs, avec Mémoires sur les Fouilles, ou découverte de Ruines, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques et applications des sciences aux arts. Revue des concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Jurisprudence Ecclésiastique.—Analyse ou rapports sur les Causes les plus célèbres concernant les immunités des Curés et des Marguilliers, dans la Province de Québec, de même qu'à l'étranger.

Agriculture.—Travaux, Recherches, Découvertes et Perfectionnements. Système amélioré de cultures, et la vie des champs.

Chronique.—Analyse des rapports se rattachant à l'industrie, la finance, et aux événements sociaux les plus importants du monde entier.

LA LYRE D'OR.



Comme les beaux anges de Millot, qui portent la lumière dans les cœurs d'or, les jeunes personnes ricardent à notre Revue puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles.

OTTAWA, 1er Mars 1889.

L'Encyclique de Léon XIII

DU 24 DÉCEMBRE DERNIER.

Le pape Léon XIII a adressé, le jour de Noël, à tous les évêques une encyclique: *Incruentum jam anno.*

Le pape y remercie Dieu des consolations que lui a apportées son jubilé. Il remercie l'épiscopat et les catholiques des témoignages d'affection et de dévouement qu'ils lui ont donnés. En cette circonstance, la Providence a ravivé la foi et le sentiment religieux dont il attend les meilleurs fruits.

Léon XIII rappelle que sa grande préoccupation a toujours porté sur les principaux points de la doctrine chrétienne. Dans cette encyclique, il rappelle quels sont les devoirs de la vie chrétienne, car la foi sans les vertus chrétiennes est chose vaine.

Malheureusement, les mœurs de notre époque s'écartent des principes de l'Évangile. La tendance du siècle se porte vers les intérêts matériels que développent l'orgueil, la ma-

vaie presse, le théâtre, la démoralisation des arts, la modification de l'enseignement dans les écoles, les tendances matérialistes et athées, l'obscurcissement des vraies notions de droit et la perturbation de la vie privée et publique.

Le socialisme, le nihilisme, le communisme sont aussi les fruits de ces tendances vers les commodités matérielles. Le salut est dans le christianisme : *instaurares omnia in Christo*.

Le pape recommande en conséquence une rénovation générale de la vie chrétienne, l'humilité, l'abnégation, le dévouement, la pratique courageuse des vertus.

En terminant, il insiste sur la nécessité, spécialement pour le clergé, de faire pratiquer la vertu, et il implore la paix pour le genre humain, afin que tout rentre dans la tranquillité et dans l'ordre.

Erection de l'Université d'Ottawa.

Une dépêche venue de Rome et adressée au R. P. Célestin Augier, Provincial des Oblats, par Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, annonce officiellement que Sa Sainteté Léon XIII a daigné ériger canoniquement l'Université d'Ottawa, et lui conférer les mêmes droits, faveurs et privilèges qu'aux autres universités canoniquement érigées.

En dotant le Canada d'une nouvelle université catholique, le Souverain Pontife nous révèle une fois de plus tout l'intérêt qu'il porte à notre pays, et nous ne saurions trop nous montrer reconnaissants de cette faveur.

Le collège d'Ottawa avait déjà, par charte du gouvernement fédéral, pouvoir de conférer les diplômes universitaires dans les arts, le droit et la médecine, mais aujourd'hui la capitale du Canada a l'avantage de posséder la seconde université catholique en Amérique.

Une troisième sera prochainement établie à Washington, Etats-Unis.

Ces trois universités ne se nuiront cependant en aucune façon : — dit le *Canada* — Laval est l'université catholique du Canada français, Ottawa celle du Canada anglais, et Washington aura comme élèves les catholiques des Etats-Unis.

Les services précieux rendus jusqu'à ce jour par l'Université d'Ottawa lui ont mérité cette distinction de la part du Souverain Pontife. De cette université sont sortis des hommes éminents dans toutes les classes de la société ; au premier rang brille le digne archevêque d'Ottawa, à l'influence duquel est due cette reconnaissance des mérites de son *Alma Mater*.

Les catholiques d'Ontario sauront sans nul doute apprécier la faveur qui leur est faite par le don d'une université catholique érigée spécialement pour eux.

La faculté des Arts à l'Université d'Ottawa est déjà brillante et complète, et sans nul doute elle continuera dans la voie du progrès. La faculté actuelle de théologie sera considérablement augmentée et ceux qui désireront obtenir les degrés en théologie, droit canon et philosophie, jouiront à l'avenir de tous les avantages désirables.

Tous les catholiques du Canada se réjouiront de ces bonnes nouvelles et souhaiteront à l'Université d'Ottawa qu'elle se développe et prospère.

Un Lauréat Canadien.

L'Académie française, dans sa séance annuelle, dite des prix de vertu, vient de décerner un de ses prix littéraires à M. l'abbé Casgrain, auteur d'un *pèlerinage au pays d'Évangéline*.

Voici en quels termes M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie, parle de l'écrivain canadien et de son ouvrage :

« Plusieurs fois déjà, surtout le jour où l'Académie couronnait un jeune poète canadien, M. Louis Fréchette, j'ai rapporté ici les liens affectueux qui, après tant d'années, unissent encore, de plus en plus, le Canada et la France. M. l'abbé Casgrain s'en est souvenu de son côté, en écrivant le curieux et très intéressant volume qu'il a intitulé : *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*.

« *Évangéline* est le titre d'un roman, d'un poème de Longfellow, et le drame qu'il développe se passe dans l'Acadie, dans cette Nouvelle-Ecosse que, par le traité d'Utrecht, la France eut le regret de céder un jour cette contrée à l'Angleterre.

« Quoiqu'une clause spéciale garantit aux Acadiens le libre exercice du culte catholique, les Anglo-Américains, devenus bientôt les plus forts, cherchèrent dans la religion un prétexte pour chasser des voisins dont ils convoitaient surtout la richesse. De là, toutes les conséquences d'une implacable persécution civile et religieuse : spoliation, emprisonnements, déportations, véritables dragonnades, dit l'abbé Casgrain, qui durèrent près de trente ans et qui ne cessèrent que le jour où le dernier des Acadiens eût abandonné l'Acadie.

« En parcourant aujourd'hui ce beau pays, dans ce qu'il appelle son *Pèlerinage* M. l'abbé Casgrain retrouve à chaque pas, avec attendrissement, le souvenir de tant de violences

héroïquement supportées. Son récit étonnant est rapide, simple et clair, écrit en bon style, et d'un sentiment tout français.

“Compatriote de M. Fréchette, M. l'abbé Casgrain est venu comme lui en France pour soumettre son livre au jugement de l'Académie. L'ouvrage et l'auteur méritaient à tous égards que l'Académie leur donnât, à tous deux, un témoignage d'estime et de sympathie.”

“Le Sténographe Canadien”

Tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle qui sera publiée à Montréal, le premier mars, par M. Joseph de LaRochelle, avec l'autorisation de M. l'abbé Emile Duployé.

Cette revue, qui sera partie en sténographie et partie en typographie, contiendra des articles littéraires, scientifiques et pédagogiques; elle donnera des cours de sténographie élémentaire, des cours supérieurs ou d'abréviations.

Le *Sténographe Canadien* tiendra ses lecteurs au courant des délibérations des sociétés sténographiques françaises et reproduira les nouvelles importantes de leurs nombreux organes.

D'éminents écrivains y ont promis leur concours.

Nous recommandons cette revue à toutes les personnes qui, quoique ne connaissant pas la sténographie, désireraient s'instruire sur cet art.

Le prix d'abonnement est de \$1 par an.

Adresser toutes communications au *Sténographe Canadien*, Montréal.

Le mérite Agricole.

L'ordre du *Mérite Agricole* que l'hon. M. Mercier veut instituer dans la province de Québec existe en France depuis 1887.

Cette décoration est une étoile de quatre centimètres, à six rayons en pointe fine émailée blanc, entourant au recto l'effigie de la République française sur fond or, avec exergue sur émail noir, et au verso le titre de l'ordre: *Mérite Agricole*, sur même fond. Les rayons sont reliés entre eux par une large couronne triomphale en or, formée par moitié d'épis de blé et de maïs. Elle est suspendue par un anneau à un ruban vert moiré, possédant en bordure deux liserés rouge sang tranchant de la plus heureuse façon sur le fond.

La croix est du plus agréable aspect, elle est aussi simple que jolie.

Un arrêté de M. Barbe, député de Seine-et-Oise, alors ministre de l'Agriculture, a été pris

en juillet 1887 qui crée le nouveau grade d'officier du Mérite Agricole dont le signe distinctif est une rosette vert moiré, sillonnée de rouge comme le ruban, et qui ne doit être accordée, pour être régulière et juste, qu'après un certain laps de temps et de nouveaux services.

Effets des bonnes et mauvaises lectures.

La littérature est une arme puissante à celui qui sait s'en servir. Le livre ou le journal que l'on introduit dans une famille est destiné à faire du bien ou du mal. Il y exercera de cruels ravages ou il y fera sentir sa salutaire influence, selon qu'il sera bon ou mauvais. Que de malheurs ont eu pour causes des lectures pernicieuses!

D'où vient donc cette puissance?

C'est que l'écrivain, comme l'orateur, fait comme en quelque sorte l'esprit de son lecteur. Il pénètre son âme, il en remue les sentiments, et fait agir les passions en les inclinant au bien ou en les poussant vers le mal. Abuser de ce pouvoir est non seulement un crime, c'est un attentat contre la liberté de l'homme.

Ils sont donc bien coupables ceux qui, abusant des talents qu'ils tiennent de Dieu, égarent leurs semblables, et à leur insu les jettent dans un abîme de maux: ces hommes qui, sans pitié pour les malheureux qu'ils perdent, se plaisent à les avilir en empoisonnant leurs facultés mentales et en étouffant en eux jusqu'aux germes de la vertu.

Dans les pays chrétiens ces écrivains sans cœur devraient être réprimés par l'autorité civile, comme ils sont condamnés par l'Église. Ce sont eux qui bouleversent la société.

Gente pire que les criminels des prisons. Nous eulencient ils violent, mais ils combattent les lois naturelles et divines en s'abritant sous l'égide de la liberté de la presse, liberté qui, entre leurs mains, devient de la licence. Ah! si ces malheureux connaissaient bien ce qu'ils font!

Dans notre pays, le mal sur ce point est plus grand qu'on le croit généralement. Il ne faut pas dormir dans une fausse sécurité, les mauvais livres sont très répandus, et les bons ne le sont pas assez, c'est là un danger imminent.

Une forteresse quelque puissante qu'elle soit est bien vite prise par l'ennemi si elle n'est gardée par des soldats vigilants. Il faut donc propager les bonnes lectures avec zèle, nos devoirs religieux et nationaux nous s'obligent. C'est surtout dans les lectures légères, romans, nouvelles, historiettes, etc.,

qu'il faut faire un choix tout particulier, là, le danger est plus grand, parce qu'il est plus séduisant.

On croit nécessaire de s'initier aux œuvres des grands écrivains !! des grands romanciers !! c'est l'unique moyen, dit-on, d'étudier la belle littérature !! Allons donc, la belle littérature est là où est la vérité, quelques phrases habilement tournées, style mieux fleuri, plus attrayant, vaut-il le sacrifice de la conscience ?....

L'immigration Française.

I

L'immigration française a été plus ou moins avantageuse à notre pays, surtout après la guerre franco-prussienne, qui fit verser sur nos rives les rebuts de l'ancienne mère-patrie: communistes, dynamitards, révolutionnaires et autres perturbateurs de l'ordre social, qui espéraient faire du Canada leur refuge.

Heureusement qu'ils ne tardèrent pas à retourner d'où ils venaient, ne pouvant vivre au milieu d'une population aussi religieuse et aussi paisible que celle du Canada.

Aujourd'hui, que les choses sont changées, on devrait se hâter de profiter de ce qui ce passe actuellement en Europe, pour activer une immigration honnête et laborieuse.

La France et la Belgique admettent plus que jamais que leurs populations est trop à l'étroit, et que l'émigration est la seule planche de salut qui s'offre à elles pour jouir du bénéfice de leurs travaux et vivre en paix.

Les artisans, les cultivateurs, et tous ceux qui vivent de leurs travaux,—dit la *Mincève*,—ne sont pas les seuls Européens qui songent au départ.

Les bruits de guerre, le peu de stabilité de certains gouvernements, la difficulté de faire de bons placements, l'inquiétude au sujet de l'avenir de leur famille, poussent les industriels, les capitalistes, les rentiers paisibles à chercher un pays où l'on puisse travailler et vivre sans inquiétude.

Certains pays ouverts à la colonisation envoient en Europe des agents chargés de recruter le plus de monde possible. Aussi les émigrants s'embarquent par milliers, qui vont augmenter ainsi la prospérité des pays où ils vont s'établir.

II

Comme le remarque si bien la *Mincève*, le Canada peut-il rester indifférent au moment où les événements se sont chargés de tracer pour ainsi dire le programme d'une œuvre

“ éminemment patriotique ? Ne devons-nous pas, nous qui voyons avec bonheur l'arrivée au milieu de nous des colons de langue française, ne devons-nous pas chercher à créer un mouvement d'immigration dont les résultats doivent être nécessairement avantageux pour nous autant que pour nos frères des vieux pays ! ”

Le *Manitoba*, de son côté, dit :

“ Les vastes plaines du Manitoba sont destinées par leur fertilité à devenir, dans un avenir prochain, une province importante de la Confédération.

“ La France, notre mère-patrie par le cœur, est entraînée insensiblement dans cette grande migration des peuples vers le nord.

“ Plusieurs de ses enfants sont déjà rendus au Manitoba, leur patrie d'adoption la plus naturelle.

“ En effet, les français, ici, sont chez eux. Leurs ancêtres n'ont-ils pas été les premiers à fertiliser le sol, à verser leur sang, pour cette belle colonie du Canada, aujourd'hui l'orgueil d'Albion ?

“ L'émigration française au Manitoba est la plus précieuse. Ils ne nous apportent pas la pauvreté comme tant d'émigrants de l'ancien monde ; ils n'ont pas quitté leur pays en désespoir de cause, pressés par la famine. Non, ils nous arrivent avec de l'argent, achètent des terres et plusieurs jouissent déjà d'une grande prospérité.

“ Voilà des colons désirables au Manitoba ; instruits, pratiques et vigoureux, capables des plus durs labeurs.”

III

Afin d'attirer sur notre pays l'attention des populations européennes, le gouvernement du Canada a fait distribuer une foule de brochures, de renseignements divers, depuis plusieurs années, mais voilà qu'un nouveau *Guide* vient de paraître, en langue française, s'adressant aux colons de la France, de la Belgique et autres pays de langue française. Il est même plus complet que l'édition anglaise du *Guide Book*, destiné aux pays de langue anglaise.

Cet important *Guide du Colon Français*, Belge, etc., a été préparé et publié par l'éditeur de la *Lyre d'Or*, M. Stanislas Drapeau.

Tout en faisant connaître le Canada tel qu'il est, tout en énumérant les avantages qu'on y rencontre et les chances de succès que notre pays offre aux immigrants, il énumère les difficultés à vaincre et les obstacles à surmonter.

Quant aux colons sans énergie, aux aventu-

riers qui rêvent une vie oisive, le *Guide* leur dit carrément : *Ne venez pas ici.*

Mais il invite les capitalistes, les industriels, et surtout les cultivateurs, à venir s'établir dans l'une ou l'autre des provinces confédérées, dont il fait l'historique et donne, sur chacune d'elles, les renseignements statistiques nécessaires à connaître.

Cette brochure est en circulation en France et en Belgique, mais on nous informe qu'elle n'est pas assez répandue : ce n'est pas 5 mille exemplaires, ni 10 mille qu'il faut, c'est 40 à 50 mille qu'il serait nécessaire d'expédier en Europe.

En parlant de notre pays, en le faisant connaître au loin, sincèrement, sans poétiser le tableau, nous attirerons ici des milliers de familles honnêtes et laborieuses, qui remercient plus tard le gouvernement des informations données, et travailleront avec nous à la grandeur et à la prospérité du Canada.

Que nos législateurs, actuellement en session, s'occupent de cette grande affaire, et activent la question auprès du gouvernement.

Quand faut-il annoncer ?

Il y a des marchands qui, lorsque le commerce languit, et que les bénéfices diminuent, font sentir le besoin d'économiser, et commencent par faire l'économie de leurs annonces. Il nous semble que c'est une très mauvaise manière d'entendre l'économie.

Autant vaudrait, en effet, sous prétexte d'économie, ôter l'enseigne du magasin, supprimer les voyageurs et congédier les commis. Car l'objet de l'annonce et son effet, lorsqu'elle est employée d'une manière intelligente, c'est d'attirer la clientèle. Or, est-ce bien une économie que de renoncer à un moyen d'attirer la clientèle, lorsque le commerce ne va pas. N'est-ce pas plutôt à ce moment qu'il faudrait au contraire prendre tous les moyens possibles pour cela ?

Un grand négociant des États-Unis disait à ce propos : C'est dans les temps de tranquillité que j'annonce le plus. Lorsque le commerce va bien, j'ai soin de tenir mon nom en évidence devant le public, et je profite comme les autres de l'activité des affaires ; mais lorsque les affaires sont dans le marasme, j'ai soin de faire des annonces bien appropriées, agencées de manière à frapper les yeux de la clientèle, et j'attire ainsi à mon magasin le peu d'affaires qui se font.

La *Lyre d'Or* est au service des annonceurs, industriels ou marchands, offrant une classe d'abonnés riches ou à l'aise, et une circulation très étendue dans le district d'Ottawa et ailleurs.

C'est le meilleur moyen.

Le *Messenger*, de Lewiston, s'adressant à ceux qui veulent se désabonner, donne la manière la plus prompte et la plus convenable pour faire cesser l'envoi d'un journal. Laissons-le parler :

"Il arrive assez souvent que des abonnés aux journaux canadiens se plaignent de ne pas réussir à faire cesser l'envoi d'un journal qu'ils ne désirent plus recevoir.

Il y a un moyen bien facile cependant, ce n'est pas d'aller trouver le maître de poste, le journal à la main, et de lui demander de le renvoyer.

Ce n'est pas non plus de laisser les numéros s'entasser dans un coin du bureau de poste, cela est malhonnête.

Le meilleur, ou plutôt le seul moyen, c'est de prendre courageusement une feuille de papier et d'écrire au propriétaire lui disant que son journal n'est plus désiré, et surtout de ne pas oublier d'inclure, en même temps dans la lettre, le montant des arérages ; c'est le fait d'un homme honnête, qui n'a pas honte de sa conduite."

On peut également utiliser le moyen de la *carte-postale*, pour écrire cet avis, car le numéro expédié du journal n'arrive que rarement à l'édition, il est envoyé au bureau des lettres mortes, et le pauvre éditeur demeure ignorant de la volonté de l'abonné, et continue ainsi l'envoi de sa publication. La loi postale devrait être retouchée à ce propos, afin de rendre justice à tous les intéressés.

Nouveau Feuilleton.

Nous terminons avec le présent numéro de la *Lyre d'Or* l'émuant drame du Château des Abysses, de Raoul de Navary.

Le mois prochain, en attendant les œuvres promises par quelques-uns de nos Collaborateurs, nous commencerons la publication d'un roman historique d'une haute valeur autant que d'un irrésistible intérêt, au double point de vue de l'histoire du Canada et de la conception ; c'est une œuvre remplie de peintures vraies, vivantes du monde et du cœur, et dont le crayon hardi et créateur de l'auteur a su donner une forme tangible à cette conception idéale.

Cette œuvre a l'éclat du style, le charme du langage, la finesse du dialogue, la science très approfondie des mœurs et coutumes du pays, et le tout laisse chez le lecteur une impression aussi profitable que durable.

Comme ce roman est appelé au plus grand et au plus légitime retentissement, nous pri-

ous nos lecteurs de faire connaître à leurs amis ce projet de publication, afin que tous puissent profiter de la bonne fortune qu'ils éprouveront d'étudier ainsi l'histoire du pays sous la domination française, et de prendre connaissance des faits émouvants qu'elle révèle presque à chaque page.

Primeur !

Nous sommes très reconnaissants envers nos collaborateurs pour les gracieux travaux littéraires qu'ils nous transmettent pour la *Lyre d'Or*, mais nous regrettons de voir quelquefois ces mêmes travaux paraître avant nous, après que nous les avons reçus. Nous désirons conserver la primeur, tout en laissant la presse libre de les reproduire ensuite, si elle le juge à propos. D'ailleurs, cela se fait déjà assez souvent, et même quelquefois sans indiquer la publication d'où l'on soutire le miel de la ruche !

Plusieurs précieux travaux nous sont parvenus, lesquels paraîtront le mois prochain.

SOMMAIRE.

Littérature.

Le Château des Abîmes (Fin.), par Raoul de NAVAGE. 97

Tribune Sacrée.

Vérité et Beauté de la Foi catholique, par Mgr de SÈVRE. (Suite.) 109

Galerie Nationale.

Notice biographique sur Mgr F. Baillargeon, archevêque de Québec (Fin.), par Messire Benj. PAQUET. 112
 Courte biographie d'Alban, par S. D. 115

Corbeille Poétique.

Le Muguet et la Rose, par SARDOR. 112
 La Canadienne, par J. B. CAQUETTE. 117
 Les Souhaits des Muses, par Jean ACHILLE. 118
 Souvenirs de France, par Jean ACHILLE. 118
 Ode à la Ville Eternelle ! par M.-C. M * *. 118
 Joie et Sacrifice ! par la Sœur Gabrielle, religieuse ursuline. 119
 L'Oiseau d'Hiver, par Benj. SÈVRE. 119

Critique.

Piano et Violon, par Chas. M. DUCHARME. 120
 Choix de Pensées, par Chas. GAYVELLAC. 122
 Une autre Critique d'à-propos, par L. T. 124

Bibliographie.

Traité élémentaire d'hygiène privée du Dr Desroches, par J. A. CHEMLAND. 125
 Histoire d'un établissement paroissial de colonisation. 125
 Restons Français ! (Chant patriotique.) 125
 Petit Recueil Littéraire, (Revue mensuelle.) 125
 La Revue Religieuse du diocèse de Québec. 125

Martyrologe.

Vie abrégée de St. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Église. 126

Collaboration.

La Gaspésie (Suite), par A. BÉCHARD. 131
 Discours sur le Sacerdoce, par Messire J. U. BRULÉ. 133
 Dieu a tout fait pour l'homme, par Messire BRULÉ. 134
 Manifeste de la Société St. Jean-Baptiste de Québec. 135

Missions Catholiques.

Notes sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi :
 Distribution des Catholiques sur toute la terre :
 ASIE — i. Missions de la Turquie d'Asie. 137
 ii. Missions des Indes orientales. 137
 iii. Missions de l'Empire Chinois. 137
 iv. Les Iles Philippines. 138
 v. Indes orientales et autres contrées de l'Asie non encore mentionnées. 138

Maximes et Pensées.

Pensées diverses. 109—136
 La Patrie ! par l'abbé CAISSE. 115

Chronique.

L'Encyclique de Léon XIII du 24 décembre dernier. 139
 Errection de l'Université d'Ottawa. 140
 Un lauréat canadien. 140
 Le *Sténographe Canadien*, revue mensuelle. 141
 L'Ordre du *Mérite Agricole* en Canada. 141
 Effets des bonnes et des mauvaises lectures. 141
 L'Immigration Française. 142
 Quand faut-il annoncer ? 143
 C'est le meilleur moyen. 143
 Nouveau Feuilleton. 143
 Primeur ! 144